LA PRESSE

ARTS

ARLETTE COUSTURE
DANS LES RUES DU MONTRÉAL OUVRIER
PAGE 4

LÉA POOL
SURDOSE DE ROSE
PAGE 3

EN VIDÉO
Marie-Christine Blais fait le tour des potins de la semaine. Dispute et séparation au menu sur **lapresse.ca/video/potins**

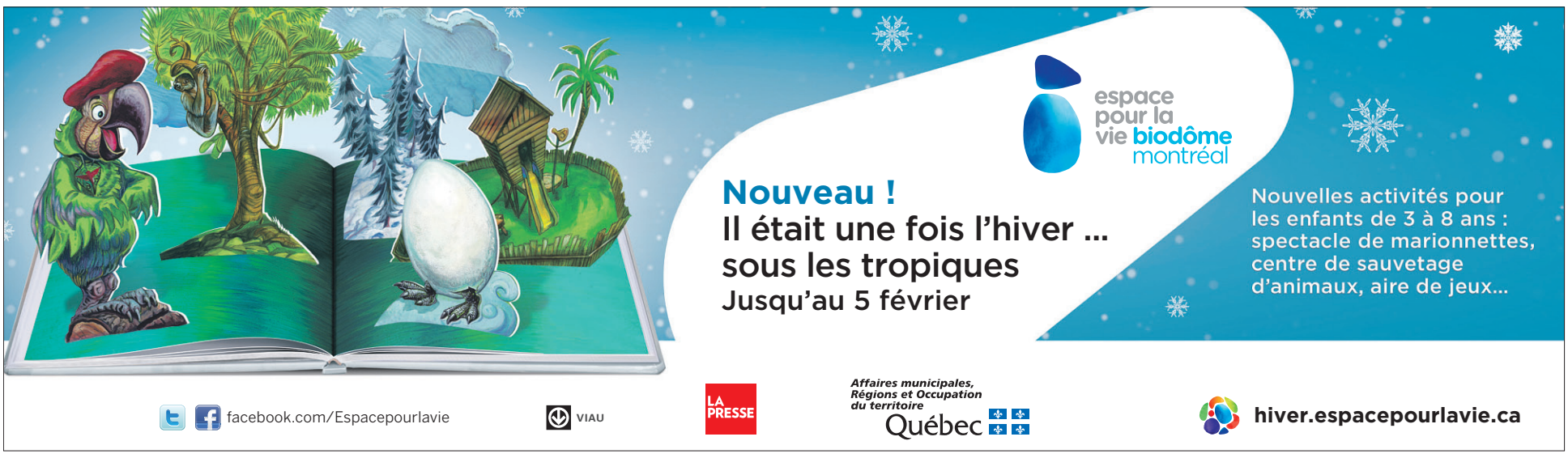
SUR LE DIVAN AVEC...
PATRICK HUARD
PAGE 22 →

LES BELLES IDÉES

Leonard Cohen était un peu nerveux quand il s'est prêté à la première séance d'écoute en public de son nouvel album le mois dernier à Los Angeles. Ce public privilégié a écouté *Old Ideas* dans un silence religieux et sitôt la dernière chanson terminée, les bravos ont fusé. C'est un Cohen heureux, manifestement satisfait du travail accompli et sans doute soulagé que *La Presse* a croisé ce soir-là.

À LIRE EN PAGES 10 ET 11

PHOTO AFP, JOEL SAGET



ARTS TÉLÉVISION

Good Lord que c'est bon!

HUGO DUMAS
CHRONIQUE

Bon, vous regardez rapidement la photo et vous rouspétez: ah non, pas une autre émission de «capines et calèches» à la Jane Austen? Oui et non. Oui, parce que *Downton Abbey*, une formidable minisérie britannique couronnée au dernier gala des Golden Globes, démarre en avril 1912, au lendemain du naufrage du *Titanic* et à l'aube de la Première Guerre mondiale.

Et non, parce que le propos de *Downton Abbey*, comme sa réalisation ambitieuse, demeurent très contemporains pour l'époque dépeinte. Bien sûr, les relations entre les aristocrates et les domestiques nourrissent l'intrigue principale, mais rapidement, l'auteur oscarisé Julian Fellowes (*Gosford Park*) établit qu'aucune de ces deux classes ne pourrait survivre sans l'autre.

Surtout en cette époque charnière de grands bouleversements sociaux, une prémisse qui évoque celle de *Mad Men* où l'Amérique des années 60 embrasse des idées plus libérales. *Downton Abbey* reprend un peu la même trame. L'Angleterre s'électrifie, le téléphone s'implante, le mouvement féministe remporte d'importantes batailles, mais *Downton Abbey*, un majestueux domaine (fictif) de la campagne, où réside la richissime famille Crawley et leur armée de domestiques, reste figé dans ses traditions poussiéreuses plus que centenaires.

Tandis que la société se libéralise, les habitants de l'immense manoir, eux, s'accrochent à leurs rituels bien huilés et détestent tout ce qui frôle le changement. Heureusement, le comte Robert Crawley, qui gouverne cet empire, est un homme moderne et ouvert, contrairement à sa mère, une vieille chipie acariâtre jouée par la délicieuse Maggie Smith.

Mais voilà, les deux seuls héritiers connus du comte Robert Crawley périssent sur le *Titanic*. Et une vieille loi anglaise incassable empêche le patriarche de léguer sa colossale fortune à l'une de ses trois filles célibataires. Il faut absolument qu'un homme, descendant de la lignée des Crawley, lui succède. Cet homme, c'est un lointain cousin de Manchester, Matthew Crawley, que personne ne connaît à Downton Abbey.

PHOTO AFP

Les actrices Michelle Dockery, Laura Carmichael et Jessica Brown tiennent les rôles des trois soeurs Crawley: Mary, Edith et Sybil.

L'arrivée de Matthew Crawley à Downton Abbey, dans le Yorkshire du Nord, provoquera des flammèches. D'abord, il n'appartient pas à ce milieu hyper bourgeois. C'est un avocat, qui, scandale! , désire conserver son emploi. La famille Crawley, elle, chasse, monte à cheval et ne se prépare même pas une tasse de thé sans l'aide de deux domestiques.

Comme dans la série *Upstairs, Downstairs*, les luttes de pouvoir se déroulent, en parallèle, dans les cuisines et appartements privés des majordomes, gouvernantes et autres employés. Il y a le valet de pied Thomas, un être ambitieux, cruel et calculateur, prêt à tout pour décrocher une promotion. Lui et la sèche M^me^ O'Brien, femme de chambre de la comtesse, complotent et médisent sur à peu près tout le monde.

Évidemment, autant les riches que les pauvres cachent des secrets, qui demeurent rarement enfouis. Vengeance, trahison, adultère, tout y est. C'est pour cette raison que des miniséries comme *Downton Abbey* sont aussi fascinantes. Elles mélangent habilement, le comique, le dramatique et une forme de joute politique. Tout ça campé dans des décors sublimes.

Les fans des *Vestiges du jour* ou de *Brideshead Revisited* adoreront ce *Downton Abbey*. Même les plus récalcitrants aux fresques historiques risquent d'y trouver leur compte. Le DVD est déjà sur le marché. Sinon, pour 9,99$, vous pouvez télécharger la première saison au complet, soit sept épisodes d'une heure, sur la boutique en ligne d'iTunes.

Vous replongerez alors dans une époque glorieuse, mais révolue, où les journaux étaient repassés au fer tous les matins, où les grands soupers se chorégraphiaient comme des ballets, où les gens s'habillaient chic même dans les petites occasions et où le nœud papillon, de même que les gants blancs, se portaient au quotidien.

L'argenterie étincelante, la délicate porcelaine, les meubles anciens, les salons de thé, le cristal lumineux: tout respire le luxe dans *Downton Abbey*.

Et il ne faut pas négliger les liens complexes entre les trois sœurs Crawley, Mary, Edith et Sybil. Mary, l'aînée et la plus belle, doit se trouver un époux et sa grand-mère pousse très fort pour qu'elle marie le fameux cousin éloigné, question que l'argent reste dans la famille. Mais Mary a la tête dure. Et sa sœur cadette Edith, le vilain petit canard, est ultra jalouse. Comment cela va-t-il se conclure? Oh! my Lord, comme j'ai hâte à la deuxième saison.

Le propos de «Downton Abbey», comme sa réalisation ambitieuse, demeurent très contemporains pour l'époque dépeinte.

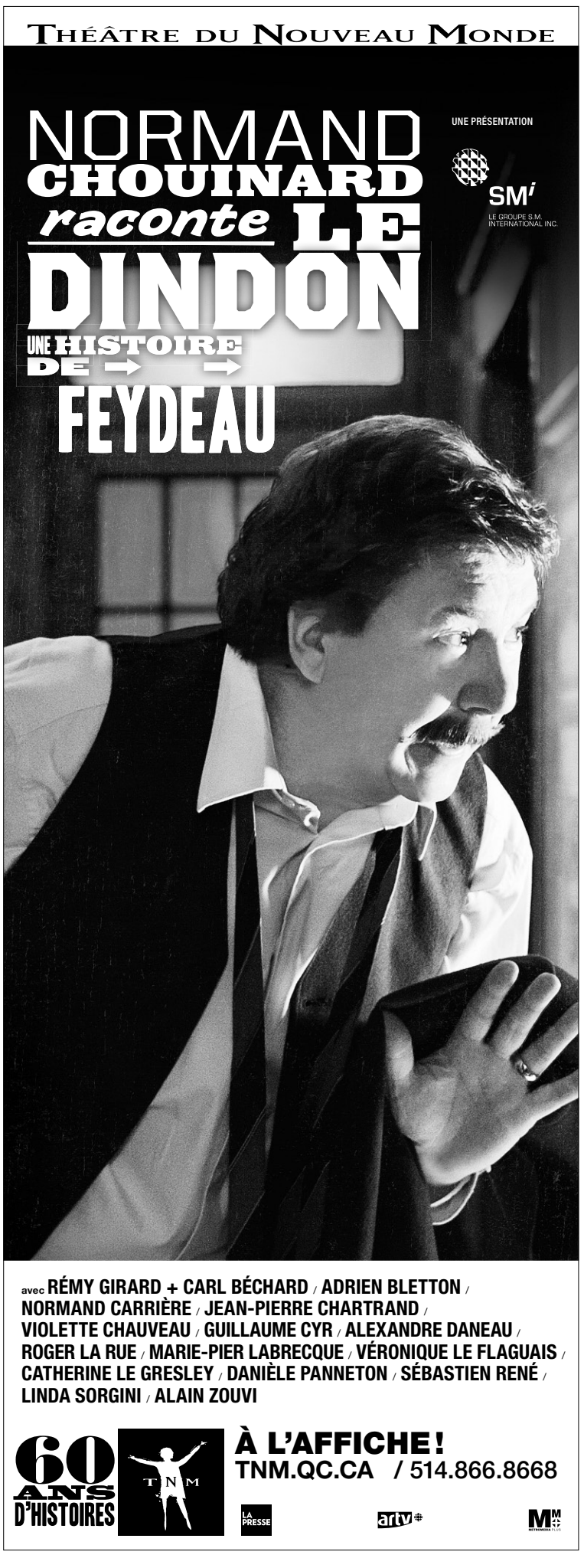
Je lévite

Avec la chanteuse soul britannique Lianne La Havas. Imaginez un mélange de Feist et d'Erykah Badu. À 22 ans, la Londonienne Lianne La Havas a tout pour elle: talentueuse, belle comme un cœur et dotée d'une voix de miel. Ses deux mini-albums, *Lost & Found* et *Forget*, sont parfaits pour un brunch douillet du dimanche matin.

Je l'évite

La controverse autour de *Modern Family*. Dans l'épisode diffusé mercredi, la petite Lily, fille de Cameron et Mitchell, a échappé son premier juron, un *fuck* qui a bien sûr été couvert par un bip (l'actrice a dit fudge pendant le tournage). Ça arrive à tous les parents, ce jour maudit où l'enfant chéri emploie, pour la première fois, des jurons. Mais, non: des groupes conservateurs ont demandé à ABC de retirer l'épisode, qui encouragerait, selon eux, les jeunes à sacrer. Pardon? Vivons-nous en 2012 ou à l'époque de *Downton Abbey*?

Pour joindre notre chroniqueur: **hdumas@lapresse.ca**



ARTS

PHOTO MARCO CAMPONAZZI, LA PRESSE

En allant filmer les marches de solidarité à San Francisco, ce qui a la plus frappé Léa Pool, c'est la tyrannie de la bonne humeur dans ces événements peints en rose, où le mot cancer ne clignote nulle part, où une musique exagérément jovialiste enterre toute question ou débat, où l'on vend du vent et des illusions sous couvert d'espoir.

LÉA POOL

SURDOSE DE ROSE

Il y a trois ans, la cinéaste Léa Pool ne savait pas trop quoi penser de tout ce rose qui envahissait l'espace public au nom de la lutte contre le cancer du sein. Elle avait des amies qui étaient mortes du cancer du sein, faisait des mammos régulièrement, mais n'avait jamais marché pour la cause. L'appel d'une productrice de l'ONF, a tout changé, la poussant à enquêter sur l'industrie du ruban rose et à faire un film, comme un pavé jeté dans la mare rose.

NATHALIE PETROWSKI

Croire. Se battre. Gagner. Voilà, en trois mots, la devise de la Fondation du cancer du sein du Québec, une devise universellement partagée par tous les organismes impliqués dans cette cause chérie qui récolte des millions par année. Mais des voix discordantes commencent à s'élever contre cette belle unanimité, surtout des voix américaines dont les propos d'une lucidité douloureuse ont été repris par la cinéaste Léa Pool.

Le résultat, c'est *L'industrie du ruban rose*, un documentaire-choc de 97 minutes, qui sera lancé le 3 février dans cinq salles au Québec, 40 salles au Canada et, en avril, aux États-Unis avec le distributeur First Run. Ici comme ailleurs, le film ne manquera pas de donner envie à plusieurs femmes de descendre dans la rue, mais avec un brassard noir plutôt qu'avec un ruban rose.

« Avec des devises comme croire, se battre, gagner, dit la cinéaste rencontrée cette semaine dans un café du Vieux-Montréal, on glorifie les survivantes et on nie celles qui n'ont pas survécu, comme si tout cela était une question de mérite. Mais il n'y a aucun mérite. Chaque année, il y a des milliers de femmes qui meurent du cancer du sein, pourtant dans toutes les marches auxquelles j'ai assisté et que j'ai filmées, elles n'existent pas. À San Francisco, ils ont annoncé une minute de silence pour les victimes. J'avais un chronomètre, la minute a duré 15 secondes et la musique dansante est revenue à plein volume. »

Des profits sur le dos d'une maladie

Dire que Léa Pool est en colère serait mentir. La colère, les crises de nerfs, ce n'est pas le genre de cette cinéaste d'origine suisse à la voix douce qui a signé des films sensibles et intimistes comme *La femme de l'hôtel*, *Anne Trister*, *Emporte-moi* et *Maman est chez le coiffeur*.

Pas plus colérique qu'elle n'est militante, Léa Pool n'a pas immédiatement adhéré à la proposition de la productrice de l'ONF, Ravida Din, de réaliser un documentaire sur l'industrie du ruban rose qui brasserait la baraque.

« Je voulais me renseigner sur le sujet avant, dit-elle. Or dès que j'ai lu le livre de la canadienne Samantha King *Pink Ribbons, Inc,* puis l'article *Welcome to Cancerland*, de l'auteur et critique sociale Barbara Ehrenreich, j'ai vu tout le potentiel du sujet. En même temps, je ne cherchais pas à ne prêcher qu'à des converties. Je voulais aussi donner la parole à toutes ces femmes qui croient à la force de cette culture du ruban rose. Ce que je voulais leur montrer, c'est comment une cause noble et nécessaire, née et portée par une grande solidarité féminine, a été récupérée par les grandes entreprises pour redorer leur image. Ce qui m'intéressait, c'était le Inc. ou, si vous voulez, comment les entreprises font des profits sur le dos d'une maladie, devenue une cause chérie, notamment parce qu'elle n'est pas liée à des mauvaises habitudes de vie comme la fumée ou le sida. La cause principale du cancer du sein, c'est d'être une femme. »

En allant filmer les marches de solidarité à San Francisco, ce qui a la plus frappé la cinéaste, c'est la tyrannie de la bonne humeur dans ces événements peints en rose, où le mot cancer ne clignote nulle part, où une musique exagérément jovialiste enterre toute question ou débat, où l'on vend du vent et des illusions sous couvert d'espoir.

« Chaque année, il y a des milliers de femmes qui meurent du cancer du sein, pourtant dans toutes les marches auxquelles j'ai assisté et que j'ai filmées, elles n'existent pas. »

« Les femmes font tout le travail. Elles marchent, elles ramassent de l'argent. Pour pouvoir participer aux événements du ruban rose, elles doivent récolter chacune 1800 $. Or, au bout du compte, tous ces efforts et tout cet argent ramassé à la sueur de leur front vont servir des pharmaceutiques qui vont pouvoir produire des médicaments dont la recherche ne leur aura rien coûté. On a beau dire que le phénomène est américain et qu'au Québec, c'est différent, c'est partout pareil, plaide Léa Pool, J'étais à la marche de Pharmaprix à Montréal. C'était exactement le même *set-up.* Les tentes louées étaient identiques aux tentes de San Francisco. C'était du copier-coller. Idem lorsqu'on demande à des actrices d'ici de poser les seins nus dans des magazines comme le font des vedettes d'Hollywood. Je ne vois vraiment pas en quoi exhiber leurs seins fait avancer quoi que ce soit, à part évidemment les ventes des magazines. »

Pour son documentaire, Léa Pool a interviewé un vaste éventail de femmes, depuis la présidente de la plus importante fondation américaine (Komen for the Cure) jusqu'à un groupe de victimes en phase terminale, en passant par des militantes, des féministes, des esprits critiques et caustiques. Elle a aussi retrouvé Charlotte Haley, une vieille dame avec une longue lignée de cancers dans sa famille. En 1992, inspirée par les rubans rouges contre le sida, Charlotte bricole dans sa cuisine des rubans pêche qu'elle distribue dans les épiceries locales avec un carton où l'on peut lire: « Le budget annuel du National Cancer Institute est de 1,8 milliard de dollars; seulement 5 % de cet argent va à la prévention du cancer. Aidez-nous à réveiller nos législateurs en portant ce ruban ».

Contactée par le magazine *Self* et par la direction des cosmétiques Estée Lauder qui veulent s'associer à sa campagne et reproduire son ruban, Charlotte les envoie promener en leur lançant: « Je n'ai rien à gagner avec vous. Tout ce qui vous intéresse, c'est de vendre vos produits ! »

Les avocats d'Estée Lauder se penchent sur l'affaire et décrètent qu'il n'y a qu'une façon de contourner le problème: changer la couleur du ruban. Après moult réunions et rencontres de groupes cibles, c'est le rose, mignon, féminin et rassurant, qui l'emporte. Et c'est ainsi que, bien malgré elle, Charlotte Haley a contribué à la naissance d'un symbole et de son industrie.

Contre les dérapages

« Dans mon film, je ne dis pas que tout ce qui est lié au ruban rose est croche et corrompu, ajoute Léa Pool. Il y a de l'argent qui est ramassé pour la recherche et ça, personne ne peut être contre. Mais j'en ai contre les dérapages. Contre le virage rose d'Ultramar, qui verse 1 cent, une somme ridicule, pour chaque litre d'essence suprême acheté pendant le mois d'octobre en occultant le fait que le cancer du sein est lié en partie à la pollution de l'environnement par les pétrolières. Ou contre Poulet frit Kentucky et ses seaux roses. En principe, le seau rose a été lancé pour introduire une nouvelle ligne de poulet grillé plus sain. N'empêche que ce que PFK vendait dans ses seaux roses, c'était surtout du poulet frit, pas exactement très bon pour la santé. Et que dire des polluants dans les cosmétiques? Tout cela participe au sentiment qu'on est en train de se faire avoir. Moi, ce que je dis, c'est attention: ne soyons pas naïves et posons des questions ! »

Léa Pool ne sait toujours pas ce qui cause le cancer du sein ni pourquoi une femme sur huit en sera atteinte alors qu'il y a 40 ans, c'était une femme sur vingt-deux. Elle sait seulement ce qu'il faut faire pour corriger le tir et mettre fin au cynisme.

« Nous devons exiger plus de transparence des organismes qui collectent les fonds, plus de coordination et moins de compétition des laboratoires de recherche. Faire pression pour qu'une part plus importante de fonds aille à la prévention. Faire attention au vocabulaire et démontrer plus de respect envers celles qui ne gagneront pas le combat. L'espoir pour moi, ce n'est pas de tout peindre en rose et de se mettre un ruban rose sur les yeux pour ne pas voir la réalité. L'espoir, c'est de poser des questions et de lancer le débat. »

Le message a été lancé. Espérons qu'il sera entendu, compris et propagé.

ARTS LECTURES

Que peut le roman ?

CHANTAL GUY
LIVRES

Dans une entrevue au journal *The Observer* reprise un peu partout en juin, l'écrivain Salman Rushdie, impressionné par la vague de séries télévisées américaines de qualité, confiait que pour lui, les séries télévisées avaient sensiblement la même puissance que le roman pour raconter des histoires et communiquer des idées. Bien plus que le cinéma.

Vrai que le cinéma américain commercial semble avoir délaissé un public friand de profondeur et de complexité que la télévision a décidé de séduire, avec des séries comme *Six Feet Under*, *The Sopranos* ou *Mad Men*. Vrai aussi qu'il n'y a pas meilleur format que la série télévisée pour déployer, avec intelligence et sans tourner les coins ronds, une intrigue, et donner de la substance à des personnages, chaque épisode étant un peu comme les chapitres d'un roman creusant bien plus loin que la plupart des scénarios anémiques de Hollywood. On dirait que, comme le roman, il s'agit d'une question d'espace et de temps, qui permettent de tisser quelque chose d'un peu plus semblable à la vie, où les ellipses sont rares.

Le roman a trouvé dans les séries télévisées américaines de qualité un concurrent de taille, qui utilise ses canevas tout en se donnant le pouvoir de l'image. Comment le roman peut-il alors se défendre ?

Mais, ce faisant, le roman trouve ici un concurrent de taille, qui utilise ses canevas tout en se donnant le pouvoir de l'image. Comment le roman peut-il alors se défendre ? Vous trouverez plusieurs réponses dans le collectif qui vient de paraître chez Boréal, *La pratique du roman*, auquel ont participé huit écrivains québécois (Gilles Archambault, Nadine Bismuth, Trevor Ferguson, Dominique Fortier, Louis Hamelin, Suzanne Jacob, Robert Lalonde et Monique LaRue). Drôle à dire, mais ce sont des textes qui font autant rêver et réfléchir que leurs romans. Des réponses de « praticiens » qui s'interrogent sur leur art, et qui se questionnent aussi sur ce grand mystère qu'est le lecteur. Car, au-delà de l'évident plaisir de lire, pourquoi lit-on des romans, plutôt que des essais ou des biographies, plutôt que de se taper des séries télévisées ?

Notre époque est allergique aux hiérarchies, vous vous ferez toujours accuser de snobisme si vos exigences sont élevées face au roman. Mais disons qu'on reconnaît les littéraires purs et durs notamment à leur indifférence envers l'histoire. Jamais ils ne vont écrire des lettres d'insultes aux critiques qui dévoilent le *punch* d'un roman dans un article, parce que ce n'est pas pour cela qu'ils lisent. Ils croient d'ailleurs qu'un roman qui perd de son intérêt parce qu'on en dévoile la fin est un roman insignifiant, et qu'à choisir entre le lire et voir son adaptation au cinéma, cette dernière option est préférable. Ce n'est pas qu'ils sont contre l'idée de se faire raconter une histoire, ils aiment ça comme tout le monde, c'est seulement qu'ils préfèrent avant tout la traversée littéraire, la découverte d'une nouvelle vision du monde, l'espoir d'être un peu transformés par l'expérience, peu importe l'histoire. Parfois même, ils lisent des romans dont on ne peut pas vraiment raconter l'histoire…

En discutant avec François Ricard, qui a dirigé ce collectif avec Isabelle Daunais, nous avons discuté de cette constatation de Salman Rushdie à propos de la puissance des séries télévisées, peut-être l'équivalent des feuilletons d'autrefois. « Les grandes séries répondent à des besoins auxquels répondait le roman auparavant, a-t-il noté. Le besoin de récit, de personnages, qu'une série peut très bien faire. C'est dur pour les romanciers, ils doivent repenser ce qui fait le propre du roman, c'est leur grand défi dans un environnement culturel comme le nôtre. »

Et de citer Milan Kundera, dont il est le grand spécialiste, dans *L'art du roman*, qui propose peut-être l'une des plus belles définitions du défi à relever : « Je comprends et partage l'obstination avec laquelle Hermann Broch répétait : découvrir ce que seul un roman peut découvrir, c'est la seule raison d'être d'un roman. Le roman qui ne découvre pas une portion jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral. La connaissance est la seule morale du roman. »

Pour joindre notre journaliste : cguy@lapresse.ca

ARLETTE COUSTURE / *Petals' Pub*

Dans les rues du Montréal ouvrier

Arlette Cousture n'a rien perdu de son don pour créer des personnages qui marquent l'imaginaire. L'auteure des *Filles de Caleb* le prouve dans ce nouveau roman, *Petals' Pub*, qui se déroule dans le Montréal de la fin du XIXe siècle et met en scène des héroïnes qui, comme Émilie Bordeleau, n'ont peur ni de se battre ni d'aimer.

JOSÉE LAPOINTE

« J'aime créer des personnages avec des émotions contemporaines, mais qui vivent dans une autre époque, dit Arlette Cousture en entrevue. Je ne suis pas une historienne qui a pour mission d'expliquer des choses. L'Histoire me sert plutôt de toile de fond. »

Le décor qu'elle a choisi pour *Petals' Pub* est Griffintown, quartier ouvrier du sud-ouest de Montréal, en 1884 et 1885. Une période qu'elle aime beaucoup : *Les filles de Caleb* commençait une décennie plus tard. « J'aime l'ambiance de fin de siècle, ce passage vers la modernité. On oublie aussi que Montréal était une grande ville à cette époque et que beaucoup de gens y vivaient. Il y avait de la pauvreté, mais aussi des gens très riches, le gros chic, et une grande disparité entre les deux. Mais est-ce que ça a vraiment changé ? »

Arlette Cousture n'est peut-être pas une historienne, mais elle se passionne pour cette discipline. Vers la fin de notre rencontre de deux heures, elle me montre d'ailleurs avec enthousiasme sur une carte ancienne de Montréal les rues qu'empruntent ses personnages et leurs noms, anglais ou français, qu'elle a respectés à la lettre dans son livre. « J'adore ça », dit-elle, comme si elle avait besoin de le préciser.

Ce souci du détail associé à sa mémoire phénoménale – « Je ne sais pas ce que j'ai fait hier, mais ma mémoire passée est toujours très bonne », rigole l'auteure de 64 ans – est d'ailleurs son secret pour assurer la crédibilité de ses histoires. Elle a tout enregistré dans sa tête, dit-elle : le voyage d'une tante, la personnalité d'une amie, une anecdote, un souvenir d'enfance, tout cela l'a nourrie, des *Filles de Caleb* à *Depuis la fenêtre de mes cinq ans*, son précédent roman, en passant par *Ces enfants d'ailleurs*.

Libres-penseurs

Petals' Pub tourne autour de la vie et des aspirations de trois jeunes femmes d'origine modeste : Angélique la passionnée, Margaret/Marguerite la fougueuse Irlandaise et Violette la frondeuse. Toutes trois orphelines, elles arriveront à se reconstruire une famille et ne ménageront pas leurs efforts pour améliorer leur sort.

D'un livre à l'autre, Arlette Cousture tient à rappeler la place importante des femmes dans l'histoire du Québec. « Nous avons eu des ancêtres formidables et j'aime ces femmes d'amour. Elles ont eu beaucoup de courage. » Elle aime aussi leur donner une vie sexuelle active, montrer leur désir. « J'ose espérer que les femmes à cette époque ont aussi eu du *fun*. »

Le livre s'ouvre d'ailleurs avec Angélique, postulante dans la congrégation des sœurs de l'Espérance qui devient amoureuse d'un servant de messe. « C'est le premier personnage qui est né. Ça m'intéressait de parler des exaltées, qui sont un peu les ancêtres des anorexiques. Beaucoup de religieuses étaient pâles, maigres. On pouvait voir dans leur visage que ce n'était pas le grand bonheur. » Étrange hasard, Micheline Lanctôt s'est intéressée un peu au même sujet dans son plus récent film, *Pour l'amour de Dieu*. « Mais elle, son personnage ne sort pas. »

PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT, LA PRESSE

Arlette Cousture n'est peut-être pas une historienne, mais elle se passionne pour cette discipline. Ce souci du détail associé à sa mémoire phénoménale est d'ailleurs son secret pour assurer la crédibilité de ses histoires.

Angélique, de son côté, choisit l'amour humain et charnel avec le bel Eugène, étudiant en médecine et issu de la haute bourgeoisie. Le moyen pour l'auteure de parler des rapports de classe, mais aussi de tout un courant de libres-penseurs qui existait pendant ces années-là. « Des gens qui étaient proches de la science, catholiques mais pas aigus, qui n'avaient pas d'œillères. »

Ce courant est incarné par le jeune couple et par le père d'Eugène, Edmond de la Durantaye, qui deviendra un peu l'ange gardien du groupe. Reste qu'Arlette Cousture a rarement été du côté des bourgeois et a toujours aimé montrer les gens humbles, refusant toutefois le misérabilisme. Dans *Petals' Pub,* Angélique, qui rêve de devenir boulangère, Violette, qui veut être couturière et Margaret, qui aimerait ouvrir une auberge, se battent avec fierté et toute la fougue de leur jeunesse. « J'aime la jeunesse, c'est vrai, parce que c'est une période où tout bourgeonne. »

Arlette Cousture a consacré sept ans à *Petals' Pub*, qui a mis du temps à éclore. Elle a carrément perdu une première version, puis une partie de la deuxième.

Exigeant émotivement

Arlette Cousture a consacré sept ans à *Petals' Pub*, qui a mis du temps à éclore. Elle a carrément perdu une première version, puis une partie de la deuxième. C'est ainsi que pour la première fois de sa carrière, elle lance un livre sans avoir d'autre projet en marche. « Ce livre a été très exigeant émotivement », dit celle qui dit adorer « l'acte écrivant ».

Allant sans temps mort d'un rebondissement à l'autre et d'un drame à une joie, *Petals' Pub* est du Arlette Cousture pur jus, efficace et bien construit. Une structure très américaine, lui dit-on souvent, ce qu'elle prend comme un compliment. Tout comme elle assume pleinement son statut d'écrivaine non pas « populaire » mais « accessible », capable de happer son lecteur dès la première page.

« C'est vrai que je n'écris pas des livres d'auteurs, mais de personnages. J'ai déjà dit à un écrivain connu que je n'étais moi-même pas très émouvante, mais que mes personnages l'étaient. Alors il m'a répondu : mais continuez, ma chère. Ç'a été long avant d'avoir la reconnaissance de mes pairs, mais c'est important aussi. »

Petals' Pub
Arlette Cousture
Libre Expression, 413 pages
En librairie mercredi

Arts et Spectacles

RBC présente

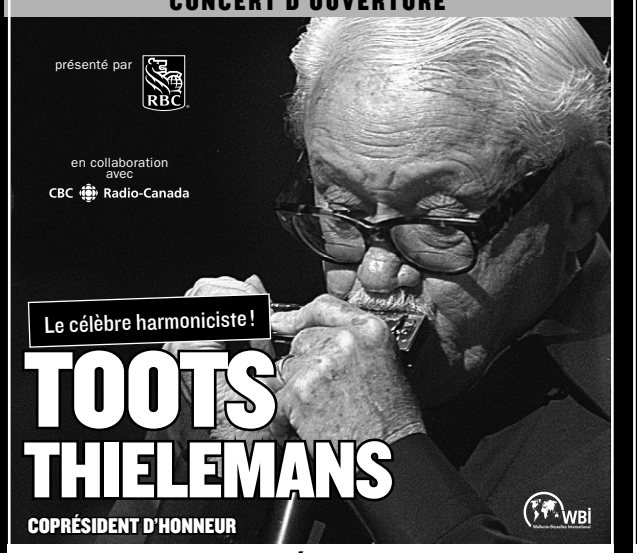
MONTRÉAL EN LUMIÈRE

WALLONIE-BRUXELLES
régions à l'honneur WBI Wallonie-Bruxelles International

BILLETS EN VENTE MAINTENANT

13e ÉDITION
16 AU 26 FÉVRIER 2012

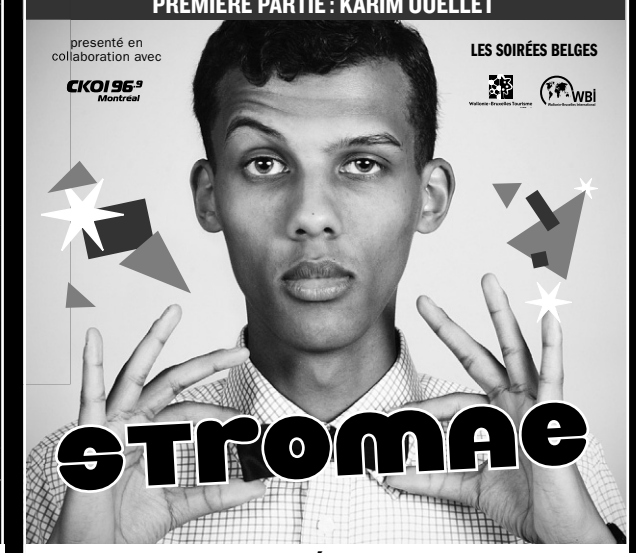
CONCERT D'OUVERTURE



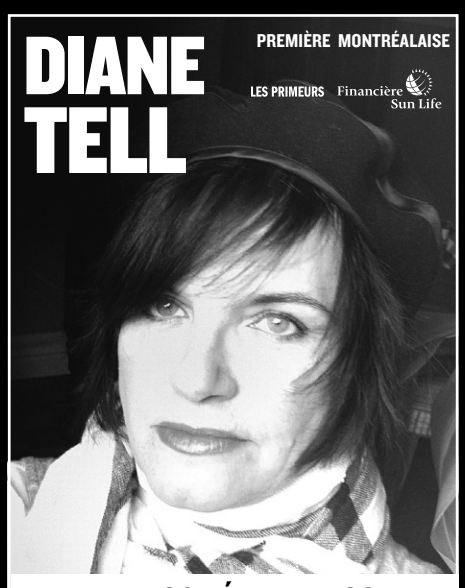
JEUDI 16 FÉVRIER • 20 h
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

SAMEDI 18 FÉVRIER • 20 h
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

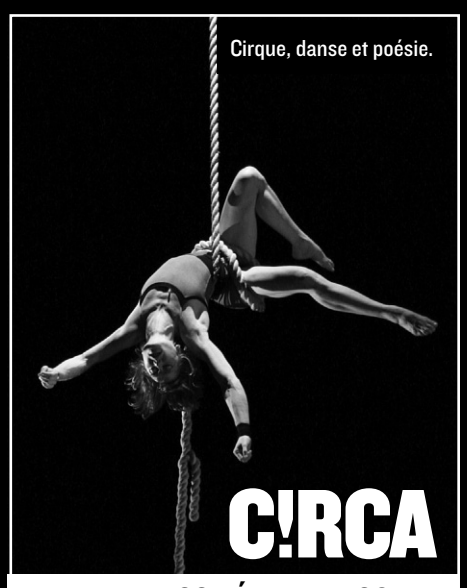
PREMIÈRE PARTIE : KARIM OUELLET



JEUDI 23 FÉVRIER • 20 h
MÉTROPOLIS

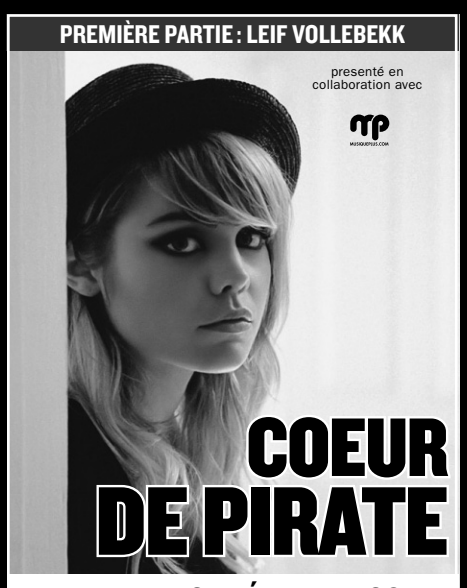


LUNDI 20 FÉVRIER • 20 h
L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN



DU 15 AU 23 FÉVRIER • 20 h
TOHU (RELÂCHE 19 ET 20 FÉVRIER)

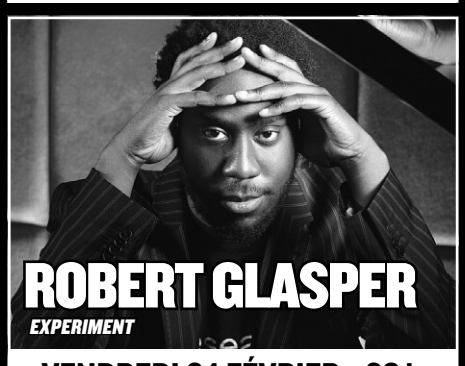
PREMIÈRE PARTIE : LEIF VOLLEBEKK



VENDREDI 24 FÉVRIER • 20 h
MÉTROPOLIS

23-24-25 FÉVRIER • 19 h 30
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

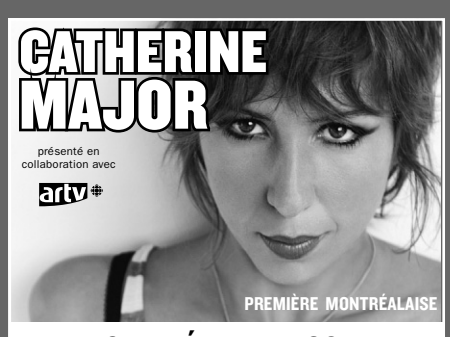
JEUDI 23 FÉVRIER • 20 h
GESÙ — CENTRE DE CRÉATIVITÉ



VENDREDI 24 FÉVRIER • 20 h
GESÙ — CENTRE DE CRÉATIVITÉ

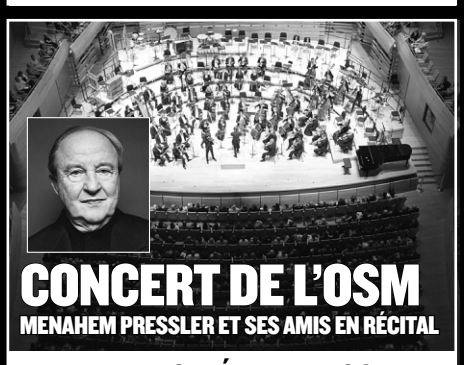
LES TENDANCES Financière Sun Life

CLUB SODA • 20 h



16-17 FÉVRIER • 20 h

MARDI 21 FÉVRIER • 20 h



JEUDI 16 FÉVRIER • 20 h
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

VENDREDI 24 FÉVRIER • 20 h
GESÙ — CENTRE DE CRÉATIVITÉ

JEUDI 23 FÉVRIER • 20 h

VENDREDI 24 FÉVRIER • 20 h

VENDREDI 24 FÉVRIER • 20 h
LE NATIONAL

LES PRIMEURS Financière Sun Life

L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN • 20 h

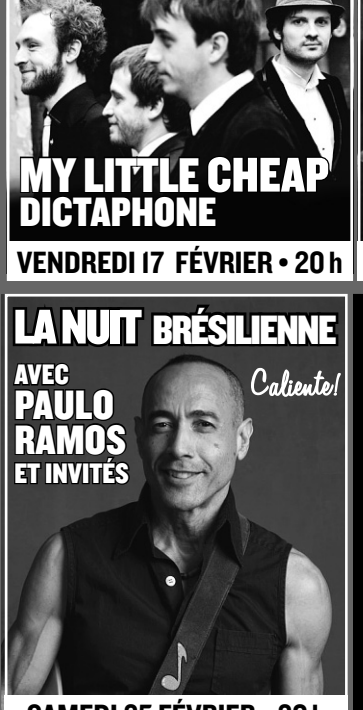
JEUDI 16 FÉVRIER • 20 h

VENDREDI 17 FÉVRIER • 20 h

SAMEDI 18 FÉVRIER • 20 h

MARDI 21 FÉVRIER • 20 h

MERCREDI 22 FÉVRIER • 20 h
L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN



SAMEDI 25 FÉVRIER • 20 h
L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN

SAMEDI 18 FÉVRIER • 20 h
CLUB SODA

DU 7 AU 18 FÉVRIER • 20 h
(RELÂCHE LES DIMANCHES ET LUNDIS)
CINQUIÈME SALLE, PdA

JEUDI 16 FÉVRIER • 19 h
BALCON CABARET MUSIC HALL

VENDREDI 17 FÉVRIER • 20 h 30
BALCON CABARET MUSIC HALL

JEUDI 23 FÉVRIER • 19 h
BALCON CABARET MUSIC HALL

Billets

montrealenlumiere.com

RENSEIGNEMENTS 514 288-9955 • 1 85LUMIERES
facebook.com/Montrealenlumiere
et mtlenlumiere #mtlenlum

PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
514 842-2112 / 1 866 842-2112
laplacedesarts.com

L'ASTRAL, MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN
1 855 790-1245
admission.com /ticketmaster.ca

MÉTROPOLIS
1 855 790-1245
admission.com /ticketmaster.ca

BALCON CABARET MUSIC HALL
514 528-9766 / **lebalcon.ca**

CLUB SODA
514 286-1010 / **clubsoda.ca**

TOHU
514 376-TOHU (8648)
1 888 376-TOHU (8648)
tohu.ca

LE NATIONAL
514 845-2014 / **latulipe.ca**

Une maîtrise d'œuvre de L'Équipe Spectra

ARTS

Depuis l'avènement du numérique, une nouvelle révolution humaniste est en cours et nous y participons tous, selon le philosophe Milad Doueihi. Et cela, sans forcément rompre avec le passé, parce que c'est bien l'humain, avec ses héritages, qui est au centre de cette nouvelle société virtuelle de plus en plus fusionnée à notre vie concrète.

LA TECHNO DANS NOS VIES / Milad Doueihi

LA MUTATION DU QUOTIDIEN

CHANTAL GUY

Mais que faisions-nous avant l'arrivée de l'internet? C'est une question que les plus de 30 ans se posent parfois.

La réponse est que nous faisions probablement la même chose, mais sans les possibilités du virtuel, qui ont bouleversé notre vie quotidienne. Nous vivons en quelque sorte dans une « réalité augmentée ». Nous nous promenons à la fois dans des architectures urbaine et virtuelle. Car virtuellement, nous sommes passés d'une « culture de la chaise » — c'est à cela que l'ordinateur nous contraignait avant — à une culture en mouvement grâce à la technologie mobile. La géolocalisation, par exemple, ainsi que toutes les inventions ludiques qui s'y greffent, sont là pour nous le prouver.

Nous nous promenons à la fois dans des architectures urbaine et virtuelle. Car virtuellement, nous sommes passés d'une « culture de la chaise » — c'est à cela que l'ordinateur nous contraignait avant — à une culture en mouvement grâce à la technologie mobile.

« De nouveaux objets et de nouvelles pratiques sont mis en place qui modifient notre rapport à nous-mêmes, au lien social, à notre environnement, croit Milad Doueihi, titulaire de la chaire de recherche sur les cultures numériques à l'Université Laval, et auteur de l'essai *Pour un humanisme numérique* au Seuil.

« Nous vivons une période où il y a presque une manière transparente de passer entre la vie concrète et le virtuel. Notre espace habitable, celui dans lequel on communique, on vit, on partage nos émotions, est devenu complètement hybride entre le virtuel et le concret. Le virtuel est devenu une partie intégrante de notre quotidien. C'est devenu notre espace de travail, de sociabilité sans précédent, et cela a même modifié notre rapport avec l'intime. »

Et les réseaux sociaux sont des lieux où se poursuit la fonction civilisatrice de la conversation…

L'amitié virtuelle est réelle

Nous aimons bien répéter que les amis sur Facebook ne sont pas, au fond, de « vrais » amis. Nous semblons oublier qu'avant, nous choisissions nos amis dans un cercle réduit, alors que nous pouvons aujourd'hui créer des liens avec des gens qui ont les mêmes intérêts que nous.

« La notion de voisinage et de proximité a changé », note Milad Doueihi. C'est oublier aussi les nombreuses définitions de l'amitié depuis l'Antiquité, ce que le philosophe rappelle de façon brillante dans un chapitre de son essai.

« J'ai choisi trois auteurs de la tradition classique pour expliquer que ce qu'on est en train de fabriquer avec l'amitié dans les réseaux sociaux, c'est quelque chose qu'on a déjà connu, mais qui était avant restreint à un espace relativement stable, dit-il. Aristote explique qu'il ne peut exister de vrai système politique sans l'amitié, qui est le fondement du politique pour lui. Du coup, on comprend mieux pourquoi des millions d'utilisateurs ont choisi la forme de l'amitié. Cicéron disait qu'il y a des rapports très puissants entre l'image, la visibilité et l'amitié, ce qui explique le pouvoir de l'image dans les réseaux sociaux. Enfin, Bacon dit que l'amitié est toujours une forme de calcul, que si vous avez un ami, vous doublez votre bonheur et divisez votre malheur… On reproche toujours aux jeunes dans les réseaux sociaux de voir l'amitié comme un calcul, mais je pense que cette dimension a toujours existé. »

Bref, le numérique ne nous déshumanise pas — il nous numérise, en fait, car nous avons des identités, des réputations numériques, etc. — c'est plutôt nous qui humanisons le numérique, pour le meilleur et pour le pire.

« C'est devenu comme toute autre forme de société, il y a du bon comme il y a du mauvais. Ce qu'il est important de reconnaître, c'est que ce lieu est habité par les humains. » Milad Doueihi cite comme exemple des anthropologues qui ont étudié des communautés d'immigrés, où des familles séparées par des kilomètres partagent ensemble le dîner par Skype! « C'est étonnant de voir comment on essaie de recréer la vie familiale par la technologie, de maintenir ce lien qui est fortement marqué par la distance, l'espace, le décalage horaire… »

Ce monde numérique, cet espace virtuel, est devenu trop important pour que nous le prenions à la légère, estime Milad Doueihi. Sur le terrain virtuel se dérouleront des enjeux semblables à ceux du monde réel — rappelons que nous venons de voir la première manifestation virtuelle contre deux projets de loi américains qui pourraient censurer l'internet.

Nous croyons perdre notre temps sur les réseaux sociaux, mais nous participons à une nouvelle société, qui prend énormément de place dans notre vie, voire même qui la transforme. C'est pourquoi le philosophe a écrit ce plaidoyer pour un humanisme numérique.

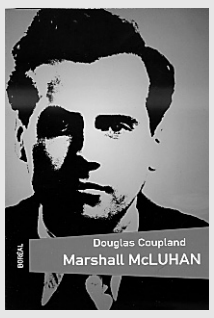
« Il ne faut jamais réduire la chose à la seule utilisation de l'outil. Il me semble qu'on est en train de mettre en place une nouvelle forme aristocratique, que ceux qui ont la maîtrise de la technique et de ses codes sont devenus une sorte de clercs ou de classe dominante. On doit repenser notre éducation et enseigner, surtout aux jeunes, les enjeux politiques et éthiques de la technologie. Il faut formuler des savoirs pour aider les gens à mieux maîtriser les effets de la technique. Je croirai toujours en l'aventure des humains et avec le numérique, il y a des opportunités comme il y a des défis. »

Pour un humanisme numérique
Milad Doueihi, Seuil, 166 pages

Les 50 ans de *La galaxie Gutenberg*

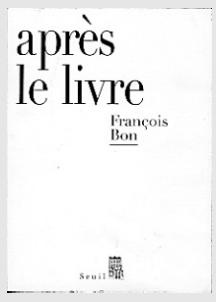
L'année 2012 marque le 50e anniversaire de la publication de *La galaxie Gutenberg*, le célèbre essai de Marshall McLuhan, qui allait en faire l'un des intellectuels canadiens les plus connus dans le monde — et l'un des plus cités, parfois à tort et à travers. Il serait peut-être temps de comprendre, dans le texte, la signification de ses deux concepts qui ont marqué les esprits jusqu'à aujourd'hui, « le médium est le message » et « le village global », car de tous les gourous de l'électronique de l'époque, il est celui qui a le mieux survécu. Mais bonne chance pour trouver le livre, qui est épuisé.

McLuhan par Coupland



L'auteur de *Generation X*, Douglas Coupland, propose ici non pas une biographie classique, mais un portrait original et plein d'humour du penseur Marshall McLuhan, où il s'amuse autant avec la forme qu'avec le fond. Entre de grandes moments de la vie de McLuhan, des jeux, des explorations et des citations, qui soulignent le caractère visionnaire de sa pensée. Un exemple, daté de 1962, qui annonce l'internet : « Le prochain média — quel qu'il soit — sera peut-être le prolongement de la conscience. La télévision n'en sera plus qu'un contenu et non pas un environnement comme aujourd'hui. Cela en fera une forme d'art. Utilisé comme outil de recherche et de communication, l'ordinateur pourrait accélérer la recherche, rendre obsolète l'organisation bibliothéconomique, donner une capacité encyclopédique à l'individu et permettre l'accès électronique à des données sur mesure et commercialisables. » À noter, aussi chez Boréal, Conversations avec *McLuhan* (1966-1973) de Jean Paré, paru chez Boréal en 2010.

L'écrivain bousculé



Très versé dans les nouvelles technologie — il est sur Twitter, a son blogue, a fondé la coopérative d'édition numérique www.publie.net — l'écrivain François Bon vient de publier l'essai *Après le livre* au Seuil. Sorte d'autobiographie d'un écrivain-lecteur bousculé par les nouvelles technologies, il y raconte les transformations récentes de son métier, depuis l'achat de son premier ordinateur. L'idée n'est pas de dénoncer, mais de comprendre. Comme il l'écrit : « Se saisir du "code", c'est assurer notre liberté d'auteur quant aux formes matérielles de ce qu'on écrit, donc oui, approprions-nous le vocabulaire des flux et des formats comme les auteurs de la Renaissance se sont saisis de la page imprimée et de son vocabulaire, et de ce qu'elle changeait l'idée même du livre. » Car « à trop se protéger, on disparaît sans trace »…

SOIRÉE EXCELLENCE LA PRESSE/RADIO-CANADA

Une soirée tournée vers l'avenir

Patrice L'Écuyer animera demain soir, pour la deuxième année consécutive la *Soirée Excellence La Presse*/Radio-Canada, une émission de variétés diffusée en direct sur les ondes de la SRC au cours de laquelle on dévoilera l'identité de la Personnalité de l'année 2011 et pour la toute première fois celle de la Personnalité de l'avenir.

STÉPHANIE VALLET

La Personnalité de l'avenir sera choisie parmi l'une des 52 Personnalités de la semaine sélectionnées en 2011, par *La Presse* et Radio-Canada, afin de souligner ses réalisations exceptionnelles et porteuses d'espoir.

« Ce sont des gens très prometteurs, qui ont un potentiel exceptionnel et hors de l'ordinaire. L'âge devrait donc influencer le choix du lauréat, j'imagine », explique Patrice L'Écuyer.

La Soirée Excellence La Presse/Radio-Canada récompensera également plusieurs Québécois qui se sont illustrés dans leur domaine respectif, dans cinq catégories, soit Arts et spectacles, Sciences, Gestion et entrepreunariat, Humanisme et accomplissement personnel ainsi que Sports.

« La formule en sera une de talk-show avec des performances entre les entrevues, comme l'an dernier. C'est vraiment une soirée où on va découvrir tous les gens en nomination et où on va pouvoir discuter avec les gagnants. C'est une très bonne année, car pour une fois ils seront presque tous là. »

Au cours de cette 28e présentation réalisée par Jocelyn Barnabé, les artistes Nadja, Louis-Jean Cormier, Élage Diouf, Yann Perreau et Catherine Major se succéderont sur scène afin de rendre hommage en musique aux lauréats sous la direction de David Laflèche.

Des personnes d'exception

« C'est toujours une soirée assez intimidante pour moi, car ce sont des personnes d'exception qu'on reçoit. On se sent bien petit à côté de ces gens-là! L'an dernier, on m'avait demandé de remplacer France Beaudoin, et j'avais vraiment renoué avec le plaisir de faire des entrevues. C'est rare à la télé de pouvoir en faire et que tout ce qui est dit soit neuf. La plupart du temps, on a déjà entendu parler des gens qu'on reçoit alors que, dans leur cas, ils nous apprennent réellement quelque chose à leur sujet. D'ailleurs, c'est très frustrant de ne pouvoir leur parler que quelques minutes », explique l'animateur.

L'an dernier, le Dr Vincent Échavé, Sylvain Couture, Nicole Pageau et David Payne ont été honorés conjointement pour leur engagement humanitaire en Haïti. Ils succédaient à l'écrivain Dany Laferrière (2009), au président des célébrations du 400e anniversaire de Québec, Daniel Gélinas (2008), au hockeyeur Joé Juneau pour son travail avec les jeunes Inuits (2007) et au metteur en scène Dominic Champagne (2006).

Cahier spécial

Au lendemain de cette soirée, *La Presse* publiera un cahier Excellence qui en retiendra de grands moments rappelant les réalisations des finalistes et du ou des lauréats. En 2011, l'émission avait attiré 528 000 téléspectateurs, soit une hausse de 15 % par rapport à l'année précédente.

La création de La personnalité de la semaine et du Gala excellence *La Presse* remontent à 1984. Il s'agit d'une idée originale de Roger D. Landry, alors éditeur de *La Presse*, pour souligner le centenaire du quotidien.

***La Soirée Excellence La Presse/Radio-Canada*, demain soir, à 19 h 30, à Radio-Canada.**

PHOTO FOURNIE PAR RADIO-CANADA

***La Soirée Excellence La Presse/Radio-Canada* récompensera plusieurs Québécois qui se sont illustrés dans leur domaine respectif. L'événement sera animé par Patrice L'Écuyer.**

Souper et *Tricheur* : la vraie bataille lundi

RICHARD THERRIEN
LE SOLEIL

Un souper presque parfait, l'émission de V qui a fait trembler les murs de TVA et provoqué la fin du jeu *Le cercle*, recommence lundi à 18 h 30. Avec comme nouvel adversaire *Le tricheur*, qui dépasse le million depuis deux semaines, la téléréalité gourmande saura-t-elle conserver son public ? D'autant plus que le jeu de Guy Jodoin a eu le champ libre durant deux semaines pour se forger un public solide…

André Ducharme, qui assure la narration du *Souper*, ne se montre pas inquiet et affirme que *Le tricheur* aurait attiré autant de public même si *Un souper presque parfait* était revenu en même temps, il y a deux semaines. La vraie bataille aura lieu lundi.

Semaine *Choix du public*

André Ducharme annonce pour l'hiver une nouvelle semaine *Choix du public* avec cinq concurrents qui ont marqué les fidèles de l'émission durant la deuxième saison, l'hiver dernier. Rosaire, qui a reçu le plus grand nombre de votes, sera du nombre, mais les noms des quatre autres n'ont pas été révélés. « C'est vraiment une belle semaine, où il n'y a pas de chicane. C'est le fun des fois. »

On prévoit aussi une semaine à Trois-Rivières et une autre à Sherbrooke, de même qu'une semaine Saint-Valentin. Fait étonnant : il se forme plus de couples à *Un souper presque parfait* qu'à *Opération séduction*, l'autre émission de la même équipe de production, qui recommence aussi lundi à 22 h sur V. « Les gens se revoient après les soupers ou se croisent sur Facebook et finissent en couples », raconte le narrateur et scripteur.

Maladresses

Même si quelques couples ont perduré après leur passage à *Opération séduction*, André Ducharme s'étonne des maladresses des concurrents une fois en ondes. « À la fin de la semaine, trois fois sur quatre, ils ne choisissent pas le bon. Si le gars a les cheveux bruns au lieu de les avoir blonds mais que tout le reste marche, ça ne leur convient pas. Ce n'est pas pour rien qu'ils sont seuls. »

Le retour d'*Un souper presque parfait* pour l'automne prochain a déjà été confirmé, mais pas celui d'*Opération séduction*. « Nous sommes en discussion, mais V est très satisfait de l'émission. »

ARTS **TÉLÉVISION**

STAR ACADÉMIE

Plus 2.0 que jamais

Les candidats de la nouvelle mouture de *Star Académie* ont grandi avec le web. Leur vie virtuelle avait commencé bien avant que leur anonymat ne leur échappe en route vers l'académie. Si certains ont déjà saisi l'occasion de diffuser voix et minois sur toutes les plateformes, y voyant un certain avantage compétitif, les Facebook, Twitter et autres réseaux sociaux s'imposeront comme jamais au cours de la saison qui s'amorce demain.

PHOTO FOURNIE PAR LES PRODUCTIONS J

Les candidats de *Star Académie* entourent leurs professeurs Gregory Charles, Patrick Huard et Stéphane Laporte.

JONATHAN CUSTEAU
LA TRIBUNE

SHERBROOKE — Blogueuse et responsable des communautés et des médias sociaux à *Star Académie*, Émilie Fournier passera les prochains mois rivée à son ordinateur et à sa tablette numérique.

« Notre objectif sera d'être présents sur toutes les plateformes. D'offrir un produit différent qui permettra de vivre l'expérience autrement. Nous ne pouvions pas ne pas y être, explique Émilie Fournier. L'internet permet d'ajouter une touche personnelle, intime. Les gens savent qu'en allant sur Facebook, ils pourront nous parler directement. »

C'est ce qu'a compris le Sherbrookois Olivier Dion, qui s'est découvert des milliers de nouveaux amis internautes après sa performance en demi-finale des auditions en octobre. « À la base, j'aime le monde. Les réseaux sociaux me donnent un moyen d'être en contact avec ceux qui apprécient ce que je fais. J'adore répondre aux messages que je reçois. C'est un peu ma façon de faire mon marketing à moi. »

Célébrité naissante oblige, il se montre prudent quant à l'information qu'il diffuse. Mais il lui faut aussi gérer celle que ses amis souhaitent diffuser à son sujet sur sa page.

Son « marketing », il l'a également transporté sur Twitter, où, avec environ 700 abonnés, il devance les autres finalistes. « Il n'y a pas vraiment de compétition entre nous sur les réseaux sociaux. Je ne crois pas que ce soit un baromètre. »

En ce sens, celui qui a enregistré un duo avec la finaliste Andréanne A. Malette fait référence à son comparse François Lachance. Alimentant YouTube depuis plusieurs années, ce dernier compte environ 145 000 visionnements pour sa composition *Sur le seuil*. Avec plus de 150 vidéos personnelles, il a accumulé quatre millions de visites.

Véritables détectives du web, les admirateurs les plus passionnés ont déjà dégoté des images d'Alexandre Bélair se produisant avec une chorale, d'un jeune Jean-Marc Couture reprenant un succès de Matchbox 20 ou de Sarah May Vézeau revisitant Adele.

Il reste qu'avec ses collaborations, Olivier Dion souhaite se faire connaître d'un plus large public. « Mais je ne crois pas que ça se traduise en votes. Ceux qui me suivent sont aussi abonnés aux autres candidats. »

Pour d'autres, comme Andréanne A. Malette, les duos et vidéoclips se multiplient sur la toile. « Ce n'est pas très stratégique, confie-t-elle. C'est juste que je trippe musique et que je veux partager. C'est certain, j'aime voir que les gens peuvent me suivre sur Facebook, mais je tenais à séparer ma page personnelle de celle qui est publique. »

« J'aime voir qu'ils ont déjà la notion de leur public. Nous sommes dans une génération où tout le monde est conscient que c'est important d'être sur l'internet et d'interagir. »
– Émilie Fournier, responsable des communautés et des médias sociaux à *Star Académie*

Consciente du potentiel promotionnel des réseaux sociaux, elle gazouille à l'occasion. Sans en faire une obsession. Poussée par la curiosité, elle en profite pour lire ce qui s'écrit à son sujet.

La blogueuse Émilie Fournier ne peut qu'approuver. « J'aime voir qu'ils ont déjà la notion de leur public. Nous sommes dans une génération où tout le monde est conscient que c'est important d'être sur l'internet et d'interagir. »

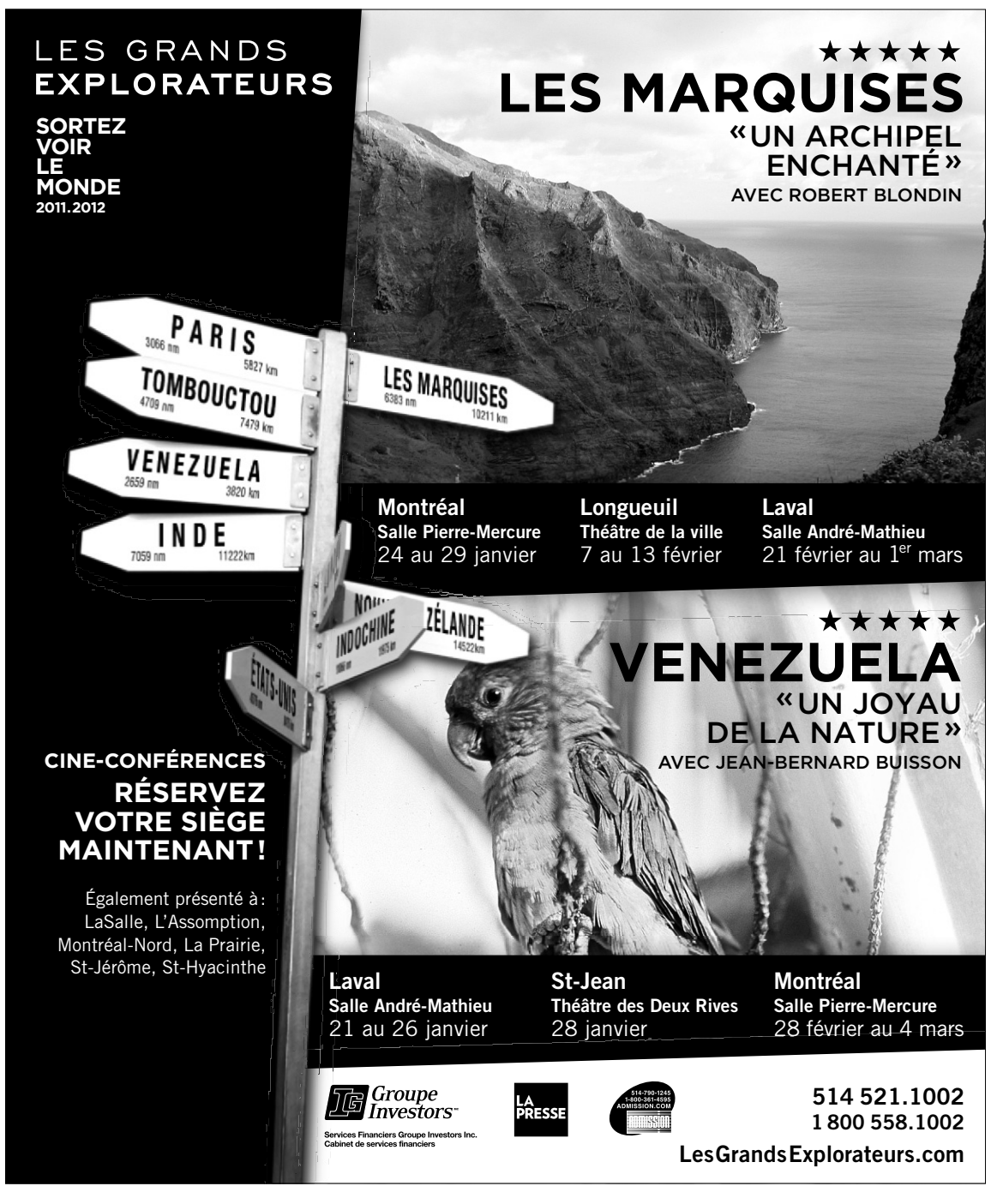
À l'autre bout du spectre, Carolane Cloutier, d'East Broughton, investit très peu dans le 2.0. « Je suis allée voir deux fois les commentaires sur Facebook, mais j'essaie plutôt de me concentrer sur ce que j'ai à faire et de vivre pleinement chaque jour de répétition. »

S'ils étaient jusqu'ici libres de naviguer à leur guise, de diffuser en ligne leurs humeurs ou leur propre matériel, les académiciens seront privés, à partir de demain, de leurs cellulaires. Fini Twitter. Fini Facebook. « Ce serait injuste si l'un était plus habile qu'un autre, indique Émilie Fournier pour expliquer cette décision. Mais nous avons créé un blogue pour chaque académicien. Ils pourront envoyer des messages qui apparaîtront à leur fiche sur notre site internet. »

La production s'assurera ainsi qu'aucun secret ne sera dévoilé. Quoique le phénomène 2.0 donnera accès à encore plus d'exclusivités. « Nous sommes trois employés à travailler au contenu internet. On vivra l'expérience à 200 %. Il y aura une présence pendant les quotidiennes et pour la première fois, nous aurons accès aux coulisses des galas sur le site web. Nous avons aussi développé une application de type Flipboard pour les tablettes numériques. »

L'interaction sera par ailleurs omniprésente à *Star Académie* en prolongation, qu'animera Émilie Fournier après chaque gala. L'automne dernier, des milliers de messages, principalement sur Facebook, mais aussi sur Twitter, inondaient les comptes officiels de l'émission pendant chacune des séances d'audition.

Enfin, les animateurs Julie Snyder et Jean-Philippe Dion, de même que Stéphane Laporte, qui agit notamment comme juge, se sont déjà établis comme de grands bavards sur Twitter. Pour les accros, les caméras web diffuseront encore la plupart des activités ayant cours à Frelighsburg.



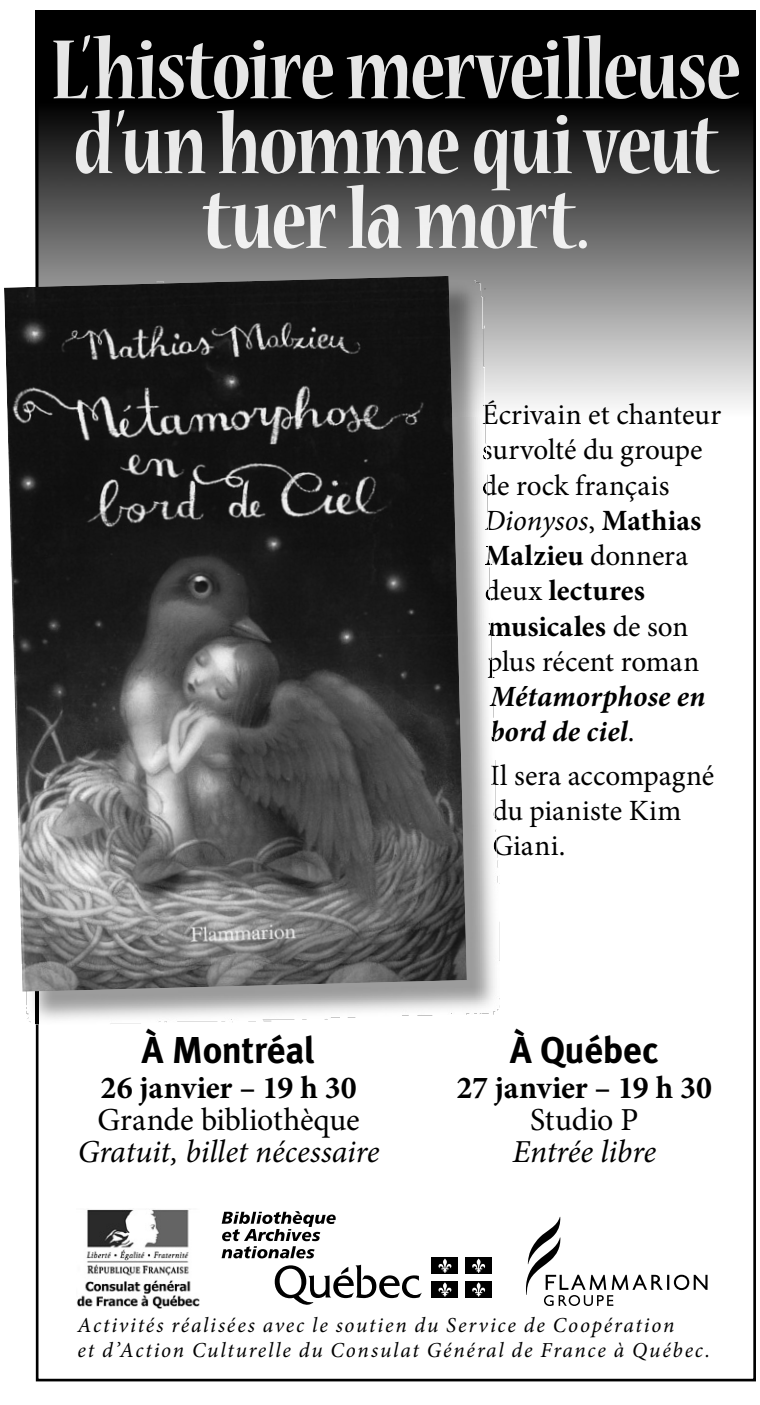


PHOTO FOURNIE PAR TANDEM

La chanteuse, qui semble beaucoup plus mature que ses 25 ans, a une voix chaude, feutrée et féminine, qui sert des pièces rock aux influences et arrangements électro-acoustiques multiples, avec un dosage intelligent de pop.

AURÉLIE CABREL

Oser et être à la hauteur

Après un bac en communication, elle est devenue imprésario de groupes punk-rock et a connu des tournées fort différentes de celles où, enfant, elle suivait son père. Elle avait toujours écrit, si bien qu'elle a pensé signer des chansons pour les autres. À 25 ans, Aurélie Cabrel ose finalement monter sur scène avec un premier album convaincant, aux accents rock, qui n'a rien à voir avec les douces chansons guitare/voix de son père Francis Cabrel.

ÉMILIE CÔTÉ

Aurélie Cabrel en a passé du temps dans les coulisses, que ce soit lors des spectacles de son père quand elle était enfant, ou en tant qu'imprésario de groupes punk-rock. « Plutôt que de poursuivre mes études, j'ai décidé de partir sur la route avec un groupe de ma région, Le manège grimaçant, raconte-t-elle. Nous ne sommes jamais aussi bien formés que sur le terrain. Je me suis retrouvée à produire des spectacles et à fonder une agence événementielle. »

En parallèle, la jeune femme écrivait beaucoup. « J'ai aussi toujours aimé la philosophie, le français et faire des dissertations. Comme tout ado, j'ai commencé à écrire de la poésie après mon premier chagrin d'amour. Tranquillement, les poèmes sont devenus des chansons. »

En 2007, Aurélie Cabrel a fait un stage d'écriture aux Rencontres d'Astaffort, fondées par son père. « C'est quelque chose qui me faisait du bien, me soulager dans l'écriture, mais je ne pensais pas en faire un autre métier. J'ai même déjà pensé à être auteure pour les autres. »

La jeune femme s'est toutefois rendue à l'évidence: elle avait les pieds dans les coulisses, mais l'appel de la scène était là. Et tant pis si le père de l'aînée de trois sœurs est Francis Cabrel. « Je n'avais pas envie de passer ma vie à dire: je n'oserais jamais [...] Passer derrière mon père, c'est impressionnant et on a peur de la comparaison. Je suis la première fan de mon père, mais il n'y a pas de compétition à être à la même hauteur que lui. »

Qu'Aurélie Cabrel se rassure. Il n'y a pas lieu de la comparer à son père puisque sa musique est fort différente, avec ses pièces pop-rock bien de son époque qui ont du mordant et ses ballades au piano. « J'ai une culture musicale différente de la sienne. Ma musique n'est pas guitare/voix. »

Voix chaude

La chanteuse, qui semble beaucoup plus mature que ses 25 ans, a une voix chaude, feutrée et féminine, qui sert des pièces rock aux influences et arrangements électro-acoustiques multiples, avec un dosage intelligent de pop. « Il y a ce fossé entre certains morceaux, mais on s'est servis de la voix pour uniformiser l'album. Je voulais jouer sur les contradictions sans me cantonner dans un style. En studio, je voulais travailler dans tous les sens possibles sans penser à la radio ou à ce que les gens veulent entendre », détaille celle qui cite parmi ses influences Radiohead, Muse et Zazie.

C'est son ami collaborateur belge Esthen qui signe la réalisation et les musiques de l'album *Oserais-je?* (un titre de circonstance), en magasin au Québec mardi. Aurélie Cabrel signe les textes de plusieurs chansons, mais elle a également sollicité les plumes de Clémence de la Taille, Guillo et Syan. « J'ai rencontré Esthen aux Rencontres d'Astaffort en 2007. J'étais là en tant qu'auteure et lui en tant que compositeur. On a fusionné musicalement et on est toujours restés en relation, raconte-t-elle. J'avais du mal à me dire que j'allais faire un album, mais il était là pour me donner confiance en moi. »

Esthen sera par ailleurs avec Aurélie Cabrel quand elle atterrira à Montréal mardi pour une tournée promotionnelle. « Si j'habitais ailleurs qu'en France, ce serait au Canada, signale-t-elle. J'aime ces populations qui ont une telle facilité à communiquer. »

POP-ROCK
AURÉLIE CABREL
OSERAIS-JE?
TANDEM

STÉRÉO

ÉMILIE CÔTÉ

EXTRAITS À TÉLÉCHARGER

Plusieurs artistes internationaux et québécois préparent le terrain de leurs nouveaux disques en lançant un premier extrait. En voici quelques-uns que vous pouvez déjà télécharger.

THE SHINS

SIMPLE SONG

Ne vous fiez pas au titre, *Simple Song* n'a rien de simple et de minimaliste. C'est plutôt une pièce éclatée – voire épique – au refrain fédérateur de par ses harmonies vocales *seventies* qui donnent envie de crier le poing en l'air. The Shins sortira son nouvel album, *Port of Tomorrow*, le 20 mars.

MARIE-PIERRE ARTHUR

FIL DE SOIE

Au rythme de sa basse, Marie-Pierre Arthur chante les premières notes de *Fil de soie* pour ensuite être secondée par un beau feu d'artifice sonore. Un titre au refrain irrésistible qui laisse entrevoir le meilleur pour son deuxième album *Aux alentours*, en magasin le 7 février.

BRUCE SPRINGSTEEN

WE TAKE CARE OF OUR OWN

Le Boss a dévoilé avant-hier *We Take Care Of Our Own*, titre qui figurera sur son album *Wrecking Ball*, qui sortira le 6 mars, une semaine avant qu'il prononce le discours d'ouverture du Festival South by Southwest (SXSW), à Austin. Cette chanson rock très efficace donne dans la critique sociale sur une musique typique du E Street Band (chœurs, guitares, claviers, glockenspiel, basse qui roule et batterie énergique).

PLANTS&ANIMALS

LIGHTSHOW

Voici un premier extrait dans la lignée du bon vieux rock classique pour le groupe montréalais Plants and Animals, dont l'album *The End of That* sortira le 28 février.

MES AÏEUX

VIENS T'EN

En vue de son sixième album qui sortira le 12 mars sous le titre d'*À l'aube du printemps*, Mes Aïeux a dévoilé la pièce *Viens t'en*, une titre folk rythmé à la guimbarde avec des harmonies vocales de musique cajun et un harmonica qui apporte une touche de blues.

ARTS

UN HOMME DE DEVOIR

Un an après la fin de sa tournée triomphale de spectacles-marathons au cours desquels il puisait dans ses classiques, Leonard Cohen est de retour avec 10 nouvelles chansons regroupées dans un album au titre délicieux : *Old Ideas*. À 77 ans, le poète et musicien d'origine montréalaise prouve hors de tout doute qu'il a toujours sa place parmi les plus grands de sa profession. *La Presse* l'a rencontré.

ALAIN DE REPENTIGNY

LOS ANGELES

Malgré son amitié pour le consul général, Leonard Cohen aurait sans doute préféré être ailleurs que dans un salon du consulat du Canada à Los Angeles le 13 décembre dernier. N'empêche, cet « homme de devoir » — l'expression est de son fils Adam — a accepté ce soir-là d'écouter en compagnie d'une centaine d'invités les 10 chansons de son nouvel album *Old Ideas*. Toujours vêtu de façon impeccable, le petit monsieur a pris place dans la première rangée, face aux haut-parleurs, pour ne pas être témoin des réactions du premier véritable public de son premier album en sept ans, a-t-il blagué.

Puis la grand-messe a commencé. Ces auditeurs privilégiés, parmi lesquels se trouvaient les patrons américain et canadien de sa compagnie de disques Columbia/Sony, des producteurs de spectacles, des acheteurs de musique pour le cinéma, la télé et même la chaîne Starbucks, quatre journalistes et au moins un artiste (Tom Morello du groupe Rage Against The Machine), ont écouté les 10 chansons les textes en main dans un silence remarquable.

Quand la toute dernière, *Different Sides*, s'est terminée en fondu, les bravos ont fusé de toutes parts. L'artiste s'est levé, s'est tourné vers ce public d'un soir et l'a remercié d'un hochement de la tête avant de lui adresser quelques mots.

La couenne pas si dure

Leonard Cohen le reconnaît, l'accueil réservé à son œuvre l'a toujours un peu angoissé : « Il y a une partie de moi qui a la couenne très dure. Je pratique ce métier depuis longtemps et il y a toujours une petite voix en moi qui dit je m'en fous. Mais il y a aussi une autre voix qui, curieusement, était très active ce soir. »

Fidèle à lui-même, il a minimisé l'importance du « voyage spirituel » auquel faisait référence un collègue à propos de cet album où le sacré et le profane cohabitent plus que jamais et dont certaines chansons sont de véritables hymnes (*Show Me The Place, Come Healing*).

Il y a surtout dans *Old Ideas* une diversité musicale que ne s'était pas autorisée Cohen depuis belle lurette. Dans la chanson érotico-jazzée *Anyhow*, dans le blues de *Darkness*, dans l'irrésistible *Going Down* où Cohen se moque de lui-même à la troisième personne (« *A lazy bastard living in a suit* »), mais aussi dans *Crazy To Love You* qu'il nous sert en mode guitare-voix, une façon de faire qu'il semblait avoir reléguée à un passé lointain.

« Nous avons tous été nourris et, dans une certaine mesure, libérés, par cette expérience. »

Pourtant, son groupe de tournée ne participe pas vraiment à *Old Ideas* à l'exception de la chanson *Darkness*, presque enregistrée en direct, et la participation occasionnelle de Sharon Robinson, du multi-instrumentiste Dino Soldo et du claviériste Neil Larsen. Les chansons écrites avant et pendant la tournée ont été retravaillées, y compris *Crazy To Love You* qu'il avait donnée à Anjani Thomas pour son album *Blue Alert* et dont elle réalise la nouvelle version qui tranche avec la sienne, tout en piano et voix angélique.

Un disque organique

Old Ideas a été créé de façon organique, explique Leonard Cohen : « Ça s'est fait chez moi et ceux qui passaient par là y participaient, comme Jennifer Warnes (qui chante dans *Show Me the Place*). » Ce que confirme en riant son fils Adam : « Pour lui, c'était inconcevable de bouger de son salon. Mais la grande différence entre mon père et un petit groupe d'icônes

« Ça s'est fait chez moi et les gens qui passaient par là y participaient, comme Jennifer Warnes. » – Leonard Cohen

Comment ne pas y voir l'effet bénéfique de cette tournée de près de trois ans au cours de laquelle son plaisir de jouer de la musique n'a jamais été aussi palpable ? Cohen, que nous avons retrouvé dans le salon du consulat entre deux séances de photos avec des fans, parlait ce soir-là d'un groupe de musiciens spéciaux, d'une aventure qui a transcendé l'expérience rock and roll habituelle. Puis il a concédé : vivantes qui ont changé la face de la musique, c'est que pour lui, ce n'est pas affaire de nostalgie. Ce disque en est la preuve : il est pertinent et ce qu'il a à offrir continue à évoluer. On sent quelque chose de vrai, de transcendant. »

Leonard Cohen a toujours fui la redite et les recettes, même celles qu'il a inventées, mais cette fois, il voulait toucher à presque tout ce qu'il a fait dans sa

ARTS

DE MADONNA À LEONARD COHEN

ALAIN DE REPENTIGNY

Leonard Cohen a fait appel à quatre réalisateurs pour *Old Ideas*, mais Patrick Leonard est le seul à avoir signé avec le poète les quatre chansons qu'il a réalisées. «Je n'aime pas collaborer, m'a expliqué Cohen le soir de la séance d'écoute à Los Angeles. Avec Sharon Robinson, si, mais avec Phil (Spector), ça ne s'est pas très bien passé. J'ai échangé des idées avec Patrick Leonard et il n'y a pas eu de conflit d'ego. Patrick est un musicien majeur. Il a travaillé avec Madonna, mais on l'a un peu oublié aujourd'hui. J'espère que mon album va lui redonner de la visibilité.»

C'est par l'entremise d'Adam Cohen, dont il a réalisé le récent album *Like a Man*, que Patrick Leonard a fait la connaissance de Cohen père. «Mes chansons préférées sur l'album, outre celle qu'il fait à la guitare acoustique, sont sans aucun doute celles qu'il a écrites avec Pat, dit le fils Cohen. Je les trouve plus inventives, plus naturelles, elles ont la fraîcheur de ses vieux disques. Et entre les mains d'un expert comme Pat Leonard, l'enregistrement de la voix est beaucoup plus convaincant, profond et évocateur.»

Cette voix de baryton à nulle autre pareille que Patrick Leonard a placée au premier plan et qui donne parfois l'impression de nous chuchoter quelque chose à l'oreille est essentielle pour Adam. Pour son père aussi qui lui a déjà dit: "Si ta voix n'est pas très présente, c'est que tu te caches".»

Cohen et lui se sont apprivoisés progressivement, raconte Patrick Leonard avec un gros sourire dans la voix: «Il y a deux ou trois ans, on a fait connaissance autour d'un sandwich au thon dans un petit déli où Leonard a ses habitudes. Un an et demi plus tard, Adam m'a demandé de faire un arrangement de cordes pour une chanson de son père qui ne s'est pas retrouvée sur l'album. Leonard l'a beaucoup aimé. Il m'a invité chez lui pour en parler et m'a laissé des textes pour que j'en fasse des chansons, dont celui de *Show Me The Place*.»

Patrick Leonard me fait entendre au téléphone la piste de piano de *Show Me The Place*. «Leonard l'a chantée plusieurs fois avant de me dire qu'il voulait réentendre la toute première prise. Évidemment, il avait raison: son énergie, son enthousiasme y sont palpables et on peut entendre sur le disque certains bruits typiques d'une première prise. Ce n'est pas surtravaillé.»

«Où veux-tu aller après Leonard Cohen? C'est un cadeau incroyable!» - Patrick Leonard

Patrick Leonard n'oubliera pas de sitôt l'enregistrement de la chanson sexy-jazzée *Anyhow* dans la pièce arrière de la maison de Cohen: «Je me mordais pour ne pas pouffer de rire et quand vers la fin il a dit «I'm naked and I'm filthy», j'ai craqué. Après coup, on en a ri tous les deux un bon moment.» Mais il est surtout fier de *Going Home*, un poème que Cohen lui a remis en lui disant qu'il ne voyait pas comment en tirer une chanson. «Je lui ai dit: laisse-moi essayer. J'ai composé la musique le lendemain à la maison et il m'a offert de couper le deuxième couplet qui était plus long que le premier. J'ai refusé. Ce deuxième couplet a une forme musicale très inhabituelle… et amusante.»

Croit-il que *Old Ideas* peut lui ouvrir des portes comme le souhaite Leonard Cohen? «Ça me touche que Leonard dise ça, mais il n'y a pas tant de disques que j'aimerais réaliser et je préfère me consacrer à ma propre musique. Le premier véritable album complet que j'ai réalisé fut *True Blue* de Madonna dont j'ai écrit avec elle la plupart des chansons. Ça commençait au pas de course! J'ai travaillé avec d'autres artistes de Warner Brothers pendant 10 ou 15 ans (Bryan Ferry, Rod Stewart, Fleetwood Mac…) ainsi qu'avec Roger Waters. Puis il y a eu la fusion avec Dreamworks et la business a changé. Où veux-tu aller après Leonard Cohen? C'est un cadeau incroyable! J'ai fait entendre *Show Me The Place* à un certain nombre de personnes et j'ai vu des jeunes femmes aussi bien que des chefs amérindiens se mettre à pleurer sans trop savoir pourquoi.»

carrière, estime son fils: « (le minimalisme de) *Crazy To Love You* n'est pas un clin d'œil à une vieille architecture qu'il a bien établie jadis, mais il a compris que cette chanson n'avait besoin de presque rien pour exister. Je pense aussi que c'était sa façon de dire à tous ceux qui l'emmerdent depuis des années pour qu'il fasse ce genre de chanson qu'il en est capable s'il le veut bien. Ses nouvelles chansons sont à la hauteur de son répertoire. »

Et la scène?

Le Leonard Cohen que nous avons rencontré à Los Angeles avait le sourire, le ton et la poignée de main d'un homme satisfait du travail accompli. « Un homme soulagé », corrige Adam en ajoutant que son père n'a jamais aimé le processus d'enregistrement d'un disque qu'il trouve contre-nature.

C'est pourtant ce même « homme de devoir » qui, pas plus tard que lundi dernier à Paris, a annoncé qu'il travaillait encore à de nouvelles chansons qui pourraient sortir d'ici un an. Et qui, quand je lui ai demandé s'il avait le goût de chanter ses nouvelles chansons sur scène, m'a répondu dans un large sourire: « Je l'espère bien! »

Les patrons de AEG, les producteurs de sa dernière tournée, l'espèrent eux aussi. Ils estiment toutefois que Cohen attendra de voir l'accueil réservé à *Old Ideas* – en magasin le 31 janvier – avant de se commettre.

« Il veut se tester, croit pour sa part Adam Cohen. Il est très conscient du fait qu'il va bientôt avoir 80 ans (Cohen père aura 78 ans le 21 septembre). Ce qui l'intéresse le plus maintenant, c'est de savoir s'il a vraiment la force de continuer. Il se pose plein de questions et la seule façon dont il pourra y répondre, c'est en prenant un risque immense. »

LEONARD COHEN
OLD IDEAS
Columbia/Sony Music

Old Ideas sortira en CD, MP3, et en vinyle le 31 janvier. On peut également acheter sur le site web de Cohen (www.leonardcohen.com) l'album (CD ou vinyle) et une lithographie en édition limitée à 5000 exemplaires d'une œuvre de Cohen, signée et numérotée. On trouve déjà sur www.leonardcohen.com des hyperliens vers trois des chansons de l'album (*Show Me The Place*, *Darkness* et *Going Home*) et on pourra écouter l'album intégral sur www.espace.mu/cohen à compter de lundi.

ARTS MUSIQUE

ADAM COHEN

Le retour du fils prodig(u)e

En octobre, des centaines de personnes se sont heurtées aux portes de l'Upstairs Jazz Bar, à Montréal : la petite salle affichait archicomplet pour les deux spectacles d'Adam Cohen, fils de Leonard, père de Cassius… et géniteur d'un quatrième album étonnant, *Like A Man*. Avis à tous : Adam Cohen est de retour en février, à Montréal, Sherbrooke, Québec, Sutton, Trois-Rivières, etc. Retour du fils prodigue et prodige…

PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Adam Cohen, qui a grandi à Paris, Montréal et dans l'île d'Hydra, en Grèce, rentre d'une tournée en Europe qui s'est très bien passée.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

De passage à Montréal il y a quelques jours, Adam Cohen était un brin tendu : cette fois, son horaire d'entrevues était bourré à craquer, après 13 ans de métier et d'albums et d'expérimentations. Les attentes sont élevées.

Elles l'ont toujours été, en fait, pour le fils de Leonard Cohen (« J'ai une "petite" réputation », reconnaît-il), mais la dynamique a changé radicalement. Comment dire ? Cohen fils ne se contente plus de surfer, il plonge. Cela a donné l'album *Like A Man*, extrêmement intime et sensuel, où il endosse avec brio sa filiation : registre vocal, références, humour, élégance, poésie, il revendique haut et musicalement son bagage héréditaire, il est bel et bien le fils de Leonard.

Le spectacle est de la même eau : « J'ouvre presque toujours le spectacle avec la chanson *Sweet Dominique*, ça donne la tonalité tout de suite… et c'est un risque : il faut assumer une certaine vulnérabilité, installer une espèce de silence d'entrée de jeu, mettre toute la salle en hypnothérapie », dit-il en riant et en tirant sur sa cigarette, dans la cuisine de la maison des Cohen, en face du parc du Portugal, à un jet de pierre du boulevard Saint-Laurent.

Qu'on ne s'y méprenne pas : le spectacle d'Adam Cohen est, par moments, intime, mais aussi hilarant, déconcertant, rythmé, sexy, convivial, et on en passe. Notamment les petits laïus où il raconte sa vie d'enfant de divorcés (« J'ai servi de petit perroquet et de petit pigeon voyageur entre mon père et ma mère »), sa rencontre avec Paul McCartney et ses conversations avec son ami, un certain Roshi (qui est moine bouddhiste et le maître à penser de son père Leonard !). En octobre dernier, en plus de ses propres excellentes chansons, Adam Cohen n'hésitait pas non plus à reprendre *So Long, Marianne* de son père, mais aussi du Marvin Gaye (« Il m'a beaucoup influencé, j'ai grandi avec lui ») !

« Mon but, c'est d'être complètement moi-même sur scène, par gratitude pour tout ce que la musique m'apporte : le voyage, la rencontre, l'inattendu… Alors même que j'avais abandonné l'idée d'être auteur-compositeur et chanteur, la musique m'est revenue. »

« Mon but, explique l'élégant Adam de 39 ans, c'est d'être complètement moi-même sur scène, par gratitude pour tout ce que la musique m'apporte : le voyage, la rencontre, l'inattendu… Alors même que j'avais abandonné l'idée d'être auteur-compositeur et chanteur, la musique m'est revenue. En spectacle, avec mes deux musiciens (Mai Bloomfield aux cordes et Michael Chaves à tous les autres instruments possibles !), on est une totalité, pas seulement trois personnes. C'est quelque chose d'assez subtil… »

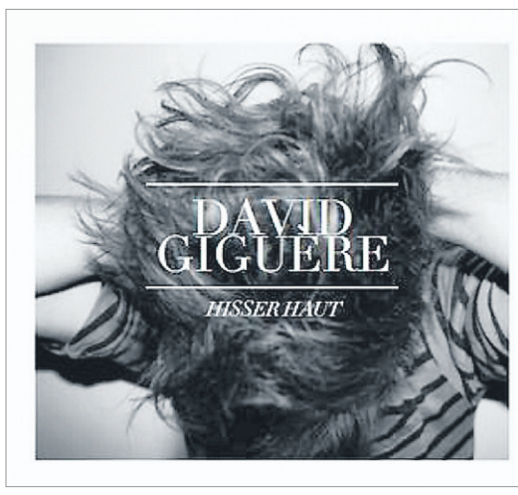
Il y a quelque chose d'assez subtil, en général, chez Adam Cohen. Dans la petite cuisine vieillotte de la maison paternelle, on a l'impression d'être trois : la journaliste, le chanteur… et aussi le double du chanteur, qui regarde tout cela avec un brin d'autodérision et même une pointe de méfiance… envers lui-même. Ça n'a pas dû être facile, être le fils de. Jouer le jeu, tenir le rôle de l'enfant content de son sort, mais attendu au détour, constamment interrogé sur son célèbre père ? « Je comprends que j'ai eu une vie hors du commun, je comprends tout à fait qu'on me pose certaines questions, qui sont toujours les mêmes, répond-il avec sobriété. Moi, je me vois comme un petit bonhomme qui vit sa réalité. Les autres voient autre chose, c'est normal, non ? »

Fierté

Le grand bonhomme aime, en tout cas, sa réalité actuelle. Celui qui a grandi à Paris, Montréal et dans l'île d'Hydra (Grèce) rentre d'une tournée en Europe qui s'est très bien passée (« C'est une aventure à laquelle je n'osais même plus rêver »). Et il chante des chansons dont il est fier. Par exemple *Out Of Bed*, très belle chanson d'amour qu'il a écrite il y a quelque 20 ans, que son père aimait beaucoup et qu'Adam s'est finalement décidé à enregistrer sur l'album *Like A Man*. Son père est fier de lui. Son fils Cassius, qui lui a donné le courage d'assumer tout ce qu'il l'est, doit l'être aussi. Comme dans la parabole du fils prodigue, dans la Bible : il faut « se réjouir car ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ».

Adam Cohen, en tournée à Sherbrooke, à Ottawa, à Montréal (Club Soda, 9 et 10 février), Sutton, Drummondville, Québec, Trois-Rivières, Saguenay. Infos : www.adamcohen.com

STÉRÉO



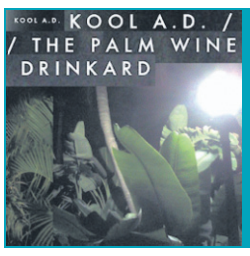
POP
DAVID GIGUÈRE
HISSER HAUT
★★★½
AUDIOGRAM/SÉLECT
EN MAGASIN MARDI

Le corps à l'ouvrage

On peut difficilement s'empêcher de sourciller quand, au début de la treizième et dernière chanson de *Hisser haut*, David Giguère chante doucement : « Enfin, permettez-moi, de pouvoir parler d'moi, à la première personne. » Chanter au « je », n'est-ce pas justement ce qu'il a fait dans les 12 titres précédents ? On réécoute et on confirme : comme bien des jeunes auteurs-compositeurs, David Giguère semble puiser dans sa vie la matière de ses chansons. *Hisser haut* évoque ainsi beaucoup les relations amoureuses alambiquées et incertaines de la vingtaine. Il parle du désir, souvent, dans une langue qui se révèle étonnamment élégante et imagée, plus charnelle que fleur bleue. D'un romantisme qui a le diable au corps, quoi. Ce qui finit de le placer au-dessus du peloton, c'est l'habileté de son réalisateur, Pierre-Philippe Côté dit Pilou, qui s'empare de ses chansons pour concocter un univers où il est possible de passer sans heurt de la chanson chansonnière à la pop presque dansante. Sa polyvalence intelligente et cohérente donne envie d'excuser les maillons faibles (*Carambolage*, qui détonne de l'ensemble) et les rares maladresses (le refrain maniéré de *Viens que je te griffe*). *Hisser haut* met haut la barre !

— Alexandre Vigneault

À télécharger : *Encore*



HIP-HOP
KOOL A.D.
THE PALM WINE DRINKARD
★★★
INDÉPENDANT

ROCK
THE BIG PINK
FUTURE THIS
★★★
4AD

HIP HOP
RICK ROSS
RICH FOVEVER
★★★½
INDÉPENDANT

FOLK-POP
ANI DIFRANCO
¿ WHICH SIDE ARE YOU ON?
★★★
RIGHTEOUS BABE RECORDS

Fourre-tout

Nous nous sommes délectés l'année dernière de *Relax*, premier album « officiel » du trio geek-rap new-yorkais Das Racist, après deux disques distribués gratuitement sur le web. Voilà qu'un des MC du groupe, Kool A.D. décide d'entamer la nouvelle année avec un mixtape solo, apparemment le premier d'une trilogie d'enregistrements solos qu'offriront les autres membres. *The Palm Wine Drinkard* démarre en empruntant un riddim one-drop reggae sur lequel on aurait invoqué l'esprit du défunt guitariste de Funkadelic, avant de reprendre sur un *beat* lent et croustillant plongeant le rappeur soûl dans une piscine à Barcelone qui raille sur James Murphy de LCD Soundsystem — du grand Das Racist ! En trois quarts d'heure, on tâte du R&B sous anesthésie (*Girls and Women*), du néo-disco à grelots (*Fun*), un solo de saxophone improbable sur un slow jam nommé *Antenna Man's Theme* et de l'électro de fin de soirée sur *You Can Sell Anything (Mega Dance Premix)*. Le mixtape ici présenté comme un laboratoire musical, avec ses bons comme ses mauvais résultats. On télécharge ici : megaupload.com/? d=40JRTF37

— Philippe Renaud, collaboration spéciale

À télécharger : *Girls and Women*, *Eight Elvises*

La bonne recette

Le label anglais 4AD inaugure tôt une année 2012 qui lui sera sans doute fructueuse, alors qu'on attend de son côté les nouveaux albums de Dead Can Dance et, surtout, de la Montréalaise Grimes. D'ici là, voici le second disque du duo londonien The Big Pink, un *Future This* de pop amphétaminée fait d'un amalgame de guitares rock, de boucles percussives et de refrains anthémiques. Deux ans après la sortie de *A Brief History of Love*, Milo Cordell et Robbie Furze ne semblent pas avoir cherché à transformer la recette qui leur avait bien servis : les 10 chansons ici rassemblées, réalisées par l'Anglais Paul Epsworth (Adele, Bloc Party, Florence & The Machine), auraient pu être du premier disque. Mêmes envolées mélodiques destinées à s'incruster dans le cortex, mêmes grooves facon « big beat », entre Primal Scream et Fatboy Slim. *Future This* s'ouvre avec la magistrale *Stay Gold,* poursuit avec les inspirantes *Hit the Ground (Superman)* et *Give it Up*, mais s'essouffle en cours de route avec de semi-ballades vites oubliées et l'impression qu'on fait du surplace, impression qui s'estompe un brin avec *Lose Your Mind* et ses changements de tempo et la méditative *77* en fin de parcours.

— Philippe Renaud, collaboration spéciale

À télécharger : *Stay Gold*, *77*

Le Boss s'annonce

Si le rap à clichés gangstas est votre truc, courez télécharger le nouveau mixtape du Teflon Don. Une bombe dans le genre, disponible gratuitement du côté de livemixtapes.com, qui assoit la réputation de Rick Ross comme un des incontournables de la scène américaine, occupant tout l'espace laissé par un 50 Cent en déroute. *Rich Forever* est un généreux mix (19 titres) auquel participent Nas, John Legend, Pharrell et Drake (rien que ça), mais ces stars, toutes brillantes dans leurs collaborations respectives, ne volent jamais la vedette au Boss. Même que s'il faut considérer *Rich Forever* comme un avant-goût de son prochain disque (*God Forgives I Don't*), les fans vont se régaler. Le rappeur affine son talent pour les tirades-chocs, et use de son style vocal rigide et assuré avec plus d'inventivité qu'auparavant. Parmi les moments forts du mixtape, l'introspective *Rich Forever* avec John Legend, *MMG The World is Ours* (avec Pharrell, Meek Mill et Stally) sur un excellent beat de Boi-1da, ou encore la *Triple Beam Dreams* nous montrant Nas et Ross à leur meilleur. L'année 2012 en hip-hop commence bien.

— Philippe Renaud, collaboration spéciale

À télécharger : *Triple Beam Dreams*

Des bijoux d'arrangements

Vous aimez le folk-pop enveloppant aux mélodies accrocheuses et une voix chaude du Sud américain qui vient du cœur ? Vous aimez Martha Wainwright et Pascale Picard ? Vous aimerez le 16e album studio d'Ani DiFranco, son premier en trois ans, qui s'intitule *¿ Which Side Are You On ?*, ce qui colle parfaitement au tempérament militant de la chanteuse féministe qui n'a jamais eu peur des mots et des prises de position politiques. C'est surtout un classique des années 30 popularisé par le légendaire Pete Seeger. DiFranco reprend l'hymne aux travailleurs exploités avec des airs cajuns fougueux, mais ce n'est pas à l'image de la douceur des superbes arrangements qui enrobent le reste du disque (contrebasse, cuivres, cordes, guitares électriques, ukulele, etc.). L'auteure-compositrice aborde bien sûr des sujets chauds comme la politique, l'égalité des classes et le droit des femmes. Cela peut être lassant si on n'est pas dans un état d'esprit militant, mais la beauté des musiques finit par prendre le dessus, même si leur intemporalité peut laisser certains auditeurs indifférents.

— Émilie Côté

À télécharger : *Life Boat*

SÉBASTIEN LÉGER

Pour une techno plus sensuelle

Tête d'affiche à l'Igloofest, le DJ français Sébastien Léger avait fait forte impression au dernier Piknic Électronik, bien assez pour qu'on lui fasse une place de choix en ce soir de janvier.

ALAIN BRUNET

Sébastien Léger parcourt le circuit technoïde depuis la fin des années 90. Associé à la techno depuis ses débuts, Sébastien Léger estime qu'il a contribué à donner plus de sensualité à ce genre musical, un des plus « robotiques ».

« Il y a 10 ou 15 ans, la techno était très binaire, très droite, alors qu'aujourd'hui elle l'est moins. On y ressent plus de swing, le tempo est comparable à celui de la house, mais avec des sonorités plus électroniques, tout en restant plus organiques. Les gens cherchent plus de sensualité dans la musique. Ainsi, les fans de techno se sont lassés de la rapidité, le changement le plus flagrant de ce style se trouve dans le tempo. »

Sébastien Léger est DJ professionnel depuis 1993 et a lancé son premier enregistrement en 1997. « Ça n'a pas toujours été facile, confie-t-il. J'ai survécu parce j'ai une culture électronique plutôt vaste. Comme les choses changent en permanence, je suis arrivé à m'adapter. »

Sébastien Léger n'en demeure pas moins attaché à la techno, exclusivement conçue avec des machines. « Comme ma musique est synthétique, je fais tout de chez moi, tout à la maison, tout en studio, dit-il. J'essaie d'apporter un côté organique à l'affaire, même si je ne fais pas appel à des instrumentistes. »

PHOTO FOURNIE PAR IGLOOFEST

« Comme ma musique est synthétique, je fais tout de chez moi, tout à la maison, tout en studio. J'essaie d'apporter un côté organique à l'affaire, même si je ne fais pas appel à des instrumentistes », explique Sébastien Léger.

Notre musicien ne se considère pas moins musicien pour autant. Il ajoute : « J'ai déjà appris le piano et la batterie, je ne pratique plus, mais j'ai gardé l'oreille musicale. C'est vachement important ! Mes parents sont musiciens classiques, ils ont été solistes dans de grands orchestres français. Ils sont tous deux premiers prix de conservatoire. Mon père fait de la clarinette et ma mère, du violoncelle. Au début de ma carrière, ma famille ne comprenait pas trop ce que faisais. J'avais choisi une route différente de la leur. Je suis *dancefloor*, c'est toujours ce que j'ai voulu faire. Mais il m'arrive de faire des trucs plus complexes harmoniquement. »

Quant à la performance en direct, Sébastien Léger estime qu'elle doit être improvisée : « Dix minutes avant, je flaire l'ambiance, la vibe, l'atmosphère, je choisis ma musique en fonction des gens. Je n'utilise que des platines CD standard, trois si possible. Je joue ma musique comme celle d'autres réalisateurs que j'aime, sans compter quelques armes secrètes ! »

Né et élevé en région parisienne, le DJ vit à Amsterdam depuis huit ans. Pourquoi donc ?

« Parce qu'en France, j'ai le sentiment qu'on se base essentiellement sur ce qui passe à la télé et la radio commerciales. Plus c'est nul, plus ça marche ! Alors que la culture techno est implantée en Hollande depuis 20 ans, comme elle l'est en Allemagne. Je travaille surtout en Europe, le plus vivant des continents pour la musique électronique. Les États-Unis ? Pas vraiment mon territoire préféré. À part New York et Los Angeles, c'est très commercial… et très en retard du point de vue de la musique électronique. Pour les DJ techno ou tech house, il n'y a pas grand-chose à y faire. Et puisque je n'ai pas envie de vendre mon âme au diable… »

Sébastien Léger se produit ce soir, à 22 h. Infos : igloofest.ca/fr/

À lire sur www.lapresse.ca, l'intégrale de cette entrevue.

NOS CHOIX

MAX COOPER
En selle depuis la fin des années 90, le Britannique Max Cooper a lancé plus d'une cinquantaine de productions originales et remixées, déclinées sur une vingtaine de labels. Les profils biographiques lui étant consacrés soulignent l'éclectisme de ses relectures techno de différents styles et groupes tels que Hot Chip ou Portishead !

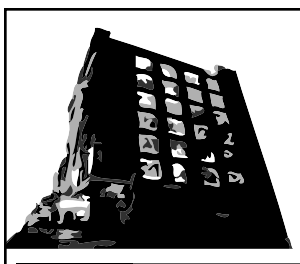
Ce soir, à 20 h

HAKIM GUELMI
Après avoir été fervent nuitard de la scène montréalaise, Hakim Guelmi est devenu DJ. Son approche varie entre tech house, techno et minimalisme. Féru de cinéma et de bandes originales, Guelmi a migré vers l'electronic dance music. The DJ List souligne que ses principales influences internationales sont James Holden, Sven Vath, Ritchie Hawtin et Danny Howells.

Ce soir, à 18 h 30.

LEBOEUF ET LAVIOLETTE
Le tandem montréalais Leboeuf et Laviolette est actif depuis 2006. Le nom s'inspire des sculpteurs Henri Laviolette et Orel Leboeuf. Et puisque les DJ David Lafrance et Jean-François Lauda sont aussi artistes visuels, on comprendra l'évocation. Au départ bruitiste, l'approche s'est aussi adaptée à la piste de danse. Au rythme se juxtaposent des fragments de voix ou de musique québécoise traditionnelle.

Ce soir, à 22 h



Calendrier des activités en collaboration avec LA PRESSE

Maison du Festival RioTinto Alcan

TD présente le FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL en collaboration avec RioTinto Alcan

À l'affiche à l'Astral — Commandité par astral

MERCREDI BLUES — JJ Grey & Mofro — CE MERCREDI ! — Mercredi 25 janvier • 20 h

Tigran Hamasyan Solo — LE JEUNE PRODIGE ARMÉNIEN ET SON SPECTACLE : *A FABLE* — Mercredi 8 février • 20 h

Yeshe — Vendredi 10 février • 20 h

Caracol — Première partie : Amelia Curran — Mardi 20 mars • 20 h

Billetterie 1 855 790-1245 • admission.com • ticketmaster.ca
Pour toute la programmation, consultez sallelastral.ca

PROJECTION GRATUITE ! TOUS LES MERCREDI SOIRS À 19 h
REVIVEZ LES CONCERTS PASSÉS DU FESTIVAL SUR ÉCRAN
Ce mercredi 25 janvier : WYNTON MARSALIS *CONGO SQUARE*, 2007
1er février : JACO PASTORIUS, 1982
SALLE STEVIE WONDER

Bell L'EXPO DES LÉGENDES DU FESTIVAL

Venez voir les instruments, vêtements de scène, trophées et objets personnels des grands artistes qui ont marqué l'histoire du Festival :

Petit musée GRATUIT !

Miles Davis, Ella Fitzgerald, Pat Metheny, Diana Krall, Oscar Peterson, Ben Harper, Ray Charles, Jeff Beck, Leonard Cohen, Oliver Jones…

Une exposition permanente présentée gratuitement toute l'année.

Week-end jazz — Chantal Ranger duo — CE SOIR ! — 21 janvier
Week-end brésilien — Paulo Ramos duo — 26-27-28 janvier
Gratuit dès 21 h
Club de jazz du Balmoral

Délicieuse cuisine d'inspiration française et club de jazz. Réservations : 514 288-5992

HEURES D'OUVERTURE

La Médiathèque Jazz/La Presse • 3e étage
La Galerie Lounge TD • 2e étage
L'Expo Bell des Légendes du Festival • 2e étage

Lundi : fermé
Mardi : 11 h 30 à 18 h*
Mercredi au samedi : 11 h 30 à 21 h
Dimanche : 11 h 30 à 17 h*
* jusqu'à 21 h les soirs de spectacle à L'Astral

305, rue Sainte-Catherine Ouest • maisondufestival.ca

Patrimoine canadien Canadian Heritage — Développement économique Canada Canada Economic Development — Affaires municipales, Régions et Occupation du territoire Québec — Culture, Communications et Condition féminine Québec

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Présenté par Hydro Québec

BILLETS : 30,50 $*

OSM

MUSIQUE & LITTÉRATURE
MUSIQUE DE CHAMBRE AVEC LES MUSICIENS DE L'OSM

LE QUÉBEC & LA FRANCE : PAYSAGES RÉUNIS
AVEC **JAMES HYNDMAN,** lecteur
CAMPO, Création mondiale (inspirée de poèmes de Saint-Denys Garneau et de Nelligan) – **PÉPIN,** Suite : trio n° 1 pour violon, violoncelle et piano – **FAURÉ,** Quatuor n° 1 pour piano et cordes en *do* mineur
24 JANVIER

L'ITALIE : CARNETS DE VOYAGE
AVEC **ÉLISE GUILBAULT,** lectrice
VERDI, Quatuor à cordes en *mi* mineur
TCHAIKOVSKI, « Souvenir de Florence », sextuor pour deux violons, deux altos & deux violoncelles
7 FÉVRIER

KUNDERA & LA MUSIQUE
AVEC **GUY NADON,** lecteur
SMETANA, Trio pour piano, violon & violoncelle en *sol* mineur – **JANACEK,** Quatuor à cordes n° 1 « Sonate à Kreutzer » – **STRAVINSKI,** Concertino pour quatuor à cordes
13 MARS

L'ALLEMAGNE ENTRE MUSIQUE & LITTÉRATURE
AVEC **PASCALE MONTPETIT,** lectrice
SCHUMANN, Phantasiestücke pour piano, violon & violoncelle
BRAHMS, Trio pour piano & cordes n° 1 en *si* majeur
17 AVRIL

STRAVINSKI : L'HISTOIRE DU SOLDAT
Un récit dramatique et musical qui sonde les profondeurs de l'âme humaine.
AVEC **MARC BÉLAND,** lecteur
24 MAI

Collaborateur de saison BANQUE NATIONALE

MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL | OSM.CA 514 842-9951 | Billets également disponibles à la Place des Arts

Diffuseur officiel RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET

Partenaires publics
Loto-Québec appuie fièrement l'OSM.
Conseil des Arts du Canada — Canada Council for the Arts
LA PRESSE
Bibliothèque et Archives nationales Québec
* Taxes en sus.

ARTS MUSIQUE

Lana Del Rey : un cas pour « Star Ac »

NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Si j'étais prof à *Star Académie*, lundi matin à la première heure, au lieu de revenir sur le gala et d'enterrer les académiciens sous une montagne soporifique de faux encouragements, je présenterais une vidéo. Celle du passage de la chanteuse pop Lana Del Rey à l'émission *Saturday Night Live,* le 14 janvier.

Vous ne connaissez pas Lana Del Rey ? Normal. Elle n'existait pas il y a à peine quelques mois, sauf pour trois pelés et deux tondus, tendance *hipster*, tombés par hasard sur un de ses clips soi-disant faits maison et mis en ligne par Lana elle-même – de son vrai nom, Lizzy Grant.

Les *hipsters* tout fiers d'avoir découvert la perle rare, en ont immédiatement informés leurs nombreux amis. Résultat : dans le temps de le dire, *Video Games*, une chanson sombre, lascive et lancinante, sur une fille qui joue à la *porn star* pour séduire ce qui ressemble à son voisin, est devenue furieusement virale.

Les choses se sont enchaînées très vite. Lauréate du Q Award pour la *Next Big Thing* – la prochaine grosse affaire – Lana a vu *Video Games* être reprise et diffusée dans la scène d'une série grand public (*Ringer*). Elle a fait quelques apparitions à la télé avant d'obtenir la bénédiction royale du magazine *Les Inrocks*. Au début janvier, sous le titre un brin précoce *Naissance d'une icône*, le journaliste de cette bible française célébrait son « corps sans âge à l'attraction magnétique », « sa beauté boudeuse et sa moue lippue », comparant Lana aux personnages mystérieux et fascinants des films de David Lynch.

Si j'étais prof à « Star Académie », je passerais une journée complète à étudier le cas de Lana Del Rey. Tout ce qu'un artiste débutant ne doit pas faire y est.

Bref, avant même la sortie du CD *Born to Die*, prévue pour le 30 janvier, Lana Del Rey, était une star. Une star déjà un peu contestée par ses premiers fans qui commencaient à douter de son authenticité et craignaient qu'elle ait été fabriquée en usine par un producteur, mais star tout de même.

D'où l'invitation de *Saturday Night Live,* animé ce soir-là par une autre jeune star, Daniel Radcliffe, alias Harry Potter. Lana s'est avancée sous les projecteurs, grande et mince comme un fil, ses longs cheveux autrefois blonds maintenant savamment auburn, drapée dans une robe longue en dentelle couleur chair, plus proche du bal de fin d'études de banlieue que d'un baptême branché à la télé. Lana a ouvert son immense bouche à la Julia Roberts, auréolée de lèvres gonflées à l'hélium et… tout s'est écroulé.

Incapable de trouver le bon registre, changeant constamment de tonalité, sa voix folle, erratique et instable. Bougeant comme une poupée mécanique traquée, l'ex-future star s'est liquéfiée sur place devant des millions de téléspectateurs qui ont aussitôt pris d'assaut le web pour la huer et la couvrir d'insultes. « C'est atroce, a écrit une internaute. Cette fille a un besoin urgent de cours de chant et de présence sur scène ! »

Atroce, en effet, mais surtout d'une tristesse infinie. Car Lana Del Rey n'est pas entièrement dépourvue de talent. Le grain chaud et rauque de sa voix, quand elle la trouve, a quelque chose de magnétique. Mais de toute évidence, voilà une fille, poussée par ses producteurs ou par son père (un investisseur millionnaire) qui s'est jetée dans la fosse aux lions en toute insouciance et sans formation, croyant sans doute qu'elle pourrait surfer sur son talent, sans comprendre qu'à la longue, l'improvisation finit par mener à l'imposture.

Après avoir été ridiculisée par la planète web, voilà que Lana est accusée d'être une plagiaire. *Video Games* serait en effet la reprise maquillée et surproduite d'un vieux tube – *Dromoi pou agapisa* – de la chanteuse grecque Eleni Vitali. Bref, en quelques mois seulement, le conte de fées de la beauté boudeuse est devenue un cauchemar.

Si j'étais prof à *Star Académie*, je passerais une journée complète à étudier son cas. Tout ce qu'un artiste débutant ne doit pas faire y est. Puis, au lieu d'exhorter les académiciens à espérer qu'un jour ils seront comme Céline Dion, je les encouragerais plutôt à commencer par espérer qu'ils ne deviennent jamais comme Lana Del Rey.

Pour joindre notre chroniqueuse : **npetrows@lapresse.ca**

OPÉRA / LE *RING* DE ROBERT LEPAGE AU MET

Une finale pas simple du tout

Le quatrième et dernier opéra du *Ring* de Richard Wagner mis en scène par Robert Lepage, *Le crépuscule des dieux* (*Götterdämmerung*), sera créé vendredi au Metropolitan Opera de New York. Ce chapitre ultime, très complexe, a donné des maux de tête à plusieurs metteurs en scène, mais l'équipe de Lepage est fin prête, assure le directeur de production Bernard Gilbert.

ALAIN DE REPENTIGNY

Le fameux *Ring* de Wagner est la cinquième production d'opéra à laquelle s'attaque Bernard Gilbert pour Ex Machina depuis 2004. Une *Tétralogie* ambitieuse, casse-gueule même, pour laquelle l'équipe du metteur en scène Robert Lepage a joué d'audace en créant l'énorme machine scénique que l'on sait, formée de 24 pales et qui sert de décor aux quatre opéras.

Cette aventure hors norme se termine par son chapitre le plus complexe. Le chef Pierre Boulez qui dirigeait l'orchestre lors du *Ring* du centenaire, en 1976 à Bayreuth, a déjà qualifié la scène finale de *Götterdämmerung* d'« action visuelle difficilement réalisable ».

« Pour le nombre de mouvements de décor (33), le synchronisme et la réalisation de la scène finale, oui, c'est le plus complexe, reconnaît Bernard Gilbert. Wagner n'a simplifié la vie de personne : le palais qui brûle, le Rhin qui déborde, le feu qui se répand chez les dieux dans le Walhalla, ce n'est pas simple à réaliser. Mais c'est beaucoup plus simple aujourd'hui de travailler avec le décor et les équipes d'Ex Machina et du Met sont tellement mieux intégrées. Le temps qu'on passait à dépatouiller un mouvement il y a un an a été considérablement réduit. La machine n'est pas plus simple mais on l'a apprivoisée. En plus, il n'y a pas de 3D et il y a beaucoup moins d'éléments interactifs dans la vidéo. C'est voulu. Comme le dit Robert, *Le crépuscule des dieux* est un opéra qui porte plus sur la société, les humains. À compter du deuxième acte, l'action se passe surtout au palais des Gibichung : pas de rivière qui coule, pas de dragon, c'est une architecture très design. On y verra plusieurs configurations que la machine n'a pas faites encore. »

Autre élément nouveau : le chœur qui n'intervenait pas dans les trois opéras précédents. « Quand le chœur arrive, ils sont 80 hommes. C'est une masse ! La musique ne demande que 20 femmes, mais on en a ajouté pour créer un meilleur équilibre et on se retrouve avec près de 125 personnes sur scène. À partir du moment où le palais nous amène dans un monde plus architectural, la machine peut se transformer en murs, en toit et dégager de l'espace sur le plancher. »

PHOTO BORIS FIRQUET, FOURNIE PAR EX MACHINA

Robert Lepage et son équipe préparant le *Ring* à Varennes en 2009. Le directeur de production Bernard Gilbert porte un veston, derrière Lepage.

Pas de raccourci

Robert Lepage a pris le parti de raconter l'histoire de façon assez littérale en restant proche des indications scéniques de Wagner plutôt que de prendre des raccourcis comme d'autres l'ont fait, rappelle Bernard Gilbert : « C'est difficile, sinon impossible, de tout faire ce qui apparaît dans le livret, mais on a Brünnhilde qui jette la torche, un cheval qui s'en va vers le bûcher, le palais qui prend feu, le Rhin qui déborde, les Filles du Rhin qui récupèrent la bague et Hagen qui se lance à l'eau, tout cela dans l'environnement assez abstrait de notre décor qui est en mouvement à peu près sans interruption pendant les cinq dernières minutes. Faudrait bien que quelqu'un fasse ça au cinéma un jour. Avec Peter Jackson et Spielberg, il y aurait probablement moyen de faire quelque chose, mais ça resterait quand même une scène à peu près impossible à réaliser. »

« Wagner n'a pas simplifié la vie de personne : le palais qui brûle, le Rhin qui déborde, le feu qui se répand chez les dieux dans le Walhalla, ce n'est pas simple à réaliser. »
– Bernard Gilbert, directeur de la production pour Ex Machina

Le cycle complet du *Ring* sera présenté au Met à compter d'avril et il y sera repris à la fin de la saison 2013. Seuls Robert Lepage et son assistant Neilson Vignola y retourneront pour d'éventuelles retouches. L'aventure du *Ring* ne sera pas terminée pour autant pour Bernard Gilbert qui veut publier en 2013 un essai sur le processus de production de cette ambitieuse *Tétralogie* vu de l'intérieur.

« Depuis le début du *Ring*, je tiens un journal très détaillé de tout le développement, depuis les réunions à la Caserne, à Québec, jusqu'à l'intégration progressive du Metropolitan Opera dans le projet. J'ai beaucoup de matériel, dont des photos prises pendant les répétitions en prévision de cet ouvrage. Ça fait quand même six ans qu'on travaille là-dessus et tout le monde a le souffle un peu court, mais on finit le jour de mon anniversaire. C'est un petit clin d'œil de la vie. »

***Götterdämmerung* sera diffusé en HD au cinéma, en direct du Metropolitan Opera, dans les salles Cinéplex le samedi 11 février à midi. Cet opéra dure environ six heures, entractes compris.**

IL TROVATORE

Le labyrinthe aux grands airs

Il Trovatore de Verdi, que l'Opéra de Montréal met à l'affiche ce soir, 19 h 30, salle Wilfrid-Pelletier de la PdA, pour quatre représentations, constitue un cas sans doute unique dans tout le répertoire lyrique : l'ouvrage mêle un nombre record d'irrésistibles grands airs et ensembles, soit une bonne douzaine, au scénario le plus labyrinthique qui se puisse imaginer.

PHOTO YVES RENAUD, FOURNIE PAR L'OPÉRA DE MONTRÉAL

Parmi la distribution d'*Il Trovatore* présenté dès ce soir, on retrouve la soprano japonaise Hiromi Omura en Leonora et le baryton canadien Gregory Dahl en Comte di Luna.

CLAUDE GINGRAS

L'action, située dans l'Espagne du XV^e siècle, tourne autour de quatre personnages principaux : Manrico, le trouvère (ou « trovatore ») du titre, la noble Leonora, le Comte di Luna et la bohémienne Azucena. On croit que Manrico est le fils d'Azucena, mais ce n'est pas le cas. Manrico est le frère du Comte. Les deux hommes sont amoureux de Leonora, sans savoir qu'ils sont frères…

La confusion vient d'un fait qui remonte à une quinzaine d'années. La mère d'Azucena était une sorcière, condamnée à être brûlée vive pour avoir ensorcelé le jeune frère du Comte. Pour venger sa mère, Azucena avait voulu jeter l'enfant dans les flammes, mais, dans son énervement, c'est son propre enfant qu'elle y avait précipité. L'enfant qu'elle a élevé comme le sien est donc, en réalité, celui qu'elle avait voulu jeter au feu, c'est-à-dire le frère du Comte.

Le reste de l'histoire se ramène à l'inévitable « triangle ». Manrico et Leonora s'aiment, le Comte désire Leonora, elle le repousse, il fait condamner Manrico à mort et elle s'empoisonne plutôt que de se donner à lui. Lorsque Manrico est exécuté, Azucena lance au Comte : « C'était ton frère ! » et conclut : « Mère, te voilà vengée ! »

Oui, vengée, puisque celui qu'on vient de tuer est le fils de celui qui avait condamné au feu la mère d'Azucena.

La distribution

Le spectacle débutant ce soir réunit le ténor coréen Dongwon Shin en Manrico (en remplacement du Britannique Julian Gavin), la soprano japonaise Hiromi Omura en Leonora (elle était Butterfly en 2008 à l'OdM), le baryton canadien Gregory Dahl en Comte di Luna et la mezzo italienne Laura Brioli en Azucena. Les rôles secondaires ont été confiés à des débutants locaux.

Les décors et les costumes proviennent des ateliers de l'OdM et la mise en scène, annoncée comme « traditionnelle », est du jeune Oriol Tomas, qui signa *The Consul* de Menotti à l'Atelier lyrique de l'OdM l'an dernier. Le chef italien Francesco Maria Colombo dirigera l'Orchestre Symphonique de Montréal. Fait à noter, l'OSM (et non l'OM) était aussi dans la fosse lors des deux précédentes productions de l'OdM (1982 et 1998).

Créé à Rome en 1853, *Il Trovatore* fut donné à New York en 1855 et à Montréal en 1858, en anglais, par une troupe de tournée. Un siècle plus tard, on le vit à l'Opera Guild de Pauline Donalda en 1949, par la troupe du Met au Forum en 1957 et par La Scala de Milan à l'Expo 67.

On l'entendit aussi dans la version française autorisée par Verdi, *Le Trouvère*, au Théâtre d'art lyrique de Laval en 1999 et en version concert à Lanaudière de 2001.

DISCOGRAPHIE

La discographie d'*Il Trovatore* est considérable. Ma préférence va encore à la version RCA de 1952, extrêmement dramatique et magnifiquement chantée par Jussi Björling, Zinka Milanov, Leonard Warren et Fedora Barbieri (présentement en réédition : Naxos ou Regis). Trois documents historiques à signaler, tous réédités en compacts. Le tout premier enregistrement, de 1912, utilisait la version française (on peut le trouver encore chez Marston). Curieusement, la version originale italienne fit l'objet de deux enregistrements de 1930 réalisés à La Scala. Le plus prestigieux est celui d'Aureliano Pertile, Maria Carena, Apollo Granforte et Irene Minghini-Cattaneo (Phonographe ou Romophone), l'autre est dominé par Francesco Merli (Naxos).

ARTS THÉÂTRE/DANSE

SÉBASTIEN HARRISSON / *Musique pour Rainer Maria Rilke*

Lecture académie

Avec *Musique pour Rainer Maria Rilke,* l'auteur Sébastien Harrisson rend hommage aux artistes et aux lectures qui changent le cours de nos vies. Pour contribuer à faire de nous de meilleurs êtres humains.

PHOTO GEORGES DUTIL, FOURNIE PAR LE THÉÂTRE BLUFF

Directeur artistique d'une compagnie pour le public adolescent, le Théâtre Bluff, Sébastien Harrisson a eu l'idée d'une pièce dans lequel un jeune, Nathan, découvre les *Lettres* de Rilke dans la bibliothèque de sa mère. Nathan va, lui aussi, être profondément bouleversé par cette lecture.

LUC BOULANGER
COLLABORATION SPÉCIALE

À 16 ans, alors qu'il étudiait au Cégep de Matane, Sébastien Harrisson a lu *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Premier (et gros) coup de cœur littéraire! Plus tard, Harrisson réalise qu'il n'est pas le seul à chérir cette lecture unique: « C'est étonnant à quel point cette courte correspondance a marqué des lecteurs de toutes les époques et de divers horizons, pas seulement des artistes ou des poètes. »

D'ailleurs, un certain Lucien Bouchard, dans un clin d'oeil à l'œuvre de Rilke, publiera au printemps *Lettres à un jeune politicien*. Mais c'est d'un tout autre théâtre que traite la nouvelle pièce de Sébastien Harrisson, *Musique pour Rainer Maria Rilke,* qui vient de prendre l'affiche du Théâtre Denise-Pelletier, à Montréal, dans une mise en scène du très occupé Martin Faucher.

Directeur artistique d'une compagnie pour le public adolescent, le Théâtre Bluff, Sébastien Harrisson (*Floes*, *Titanica, La robe des grands combats*) a eu l'idée d'une pièce dans lequel un jeune d'aujourd'hui, Nathan, découvre les *Lettres* de Rilke dans la bibliothèque de sa mère. Nathan va, lui aussi, être profondément bouleversé par cette lecture. À plusieurs niveaux. En plus de l'aider à trouver sa voix, son style, ce livre servira de déclencheur à Nathan pour partir à la recherche de l'identité de son père disparu; un homme qu'il n'a jamais connu.

Constitué (principalement) de 10 textes écrits entre 1903 et 1908, *Lettres à un jeune poète* est autant une lecture d'apprentissage qu'une leçon de vie. Dans ces lettres, Rilke s'adresse à un étudiant militaire et apprenti poète, Franz Kappus, qui demande conseil à l'écrivain déjà célèbre. Or, comme le livre ne contient aucune des missives de Kappus, le lecteur a l'impression que les réflexions de Rilke lui sont directement adressées. « À mon avis, cela explique le succès mondial du livre depuis près d'un siècle; avec aussi les thèmes abordés et, bien sûr, l'écriture belle, vraie et simple de Rilke », note Harrisson.

À contre-courant

Et les sujets abordés dans les *Lettres*, quels sont-ils? La poésie et l'écriture, bien sûr, mais aussi l'amour, le couple, la mort, la (nécessaire) solitude, sans oublier l'effort et la persévérance: « Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de l'entreprendre », écrit Rilke. « C'est à contre-courant de notre époque, remarque Harrisson. Pour nos contemporains, il est beaucoup plus facile de regarder une vidéo sur YouTube que de lire un livre. Nés avec l'internet, les jeunes veulent des réponses immédiates, des réactions instantanées. Or, au contraire, Rilke affirme qu'il faut vivre pleinement nos questions; et, surtout, faire confiance au temps. »

Rainer Maria Rilke fait donc figure de guide spirituel et artistique, de « vieux sage » bien qu'il n'ait que 28 ans (!) quand il rédige sa première réponse à Kappus (qui a 19 ans).

Au fil du temps, l'écrivain allemand ne rencontrera pas une seule fois le jeune poète en question. Ce dernier publiera une sélection de leur correspondance en 1929, trois ans après la mort de Rilke, à 51 ans. « Entre les lignes, on devine que Rilke a déjà eu les mêmes questionnements que son correspondant, estime Sébastien Harrisson. Rilke était troublé, angoissé et de santé fragile. Dans ses *Lettres*, le poète nous laisse voir ses doutes, ses blessures et ses contradictions: Rilke se préoccupe de Kappus comme un père avec son fils; alors que dans la vie, il a été un père absent (comme celui de Nathan dans la pièce). En Kappus, Rilke a trouvé un alter ego. »

Dans *Musique pour Rainer Maria Rilke*, Martin Faucher dirige une distribution éclatante: Macha Limonchik, Sophie Desmarais, Éric Paulhus, Albert Millaire (Rilke) et Maxime Charbonneau dans le rôle de l'adolescent à la recherche de ses origines. Produite par le Théâtre Bluff (dirigé par Harrisson depuis 2008), la création est présentée au Théâtre Denise-Pelletier non par hasard des disponibilités d'une salle, mais bien afin de rejoindre le public des 13 à 17 ans, la majorité des spectateurs du théâtre de Hochelaga-Maisonneuve.

Pour l'auteur de *Musique…* et le metteur en scène Martin Faucher, c'est important de construire des ponts entre les jeunes et le répertoire, de leur donner le goût de la lecture, de la culture théâtrale, afin de développer le public de demain.

« Les créateurs ont souvent peur du public ado, dit Harrisson. C'est vrai qu'une salle d'ados, ça peut décoiffer! C'est un public imprévisible, exigeant, et TRÈS réactif! Or, ce public pose aussi un regard neuf et généreux sur notre travail. À mon avis, chaque créateur gagnerait à travailler, au moins une fois dans sa carrière, pour un public d'adolescents. »

« Les créateurs ont souvent peur du public ado. C'est vrai qu'une salle d'ados, ça peut décoiffer! À mon avis, chaque créateur gagnerait à travailler, au moins une fois dans sa carrière, pour un public d'adolescents. »

Pour l'instant, Sébastien Harrisson ne souhaite qu'une chose: que les spectateurs (ados ou adultes) sortent de sa pièce en ayant l'envie de lire ou relire *Lettres à un jeune poète*. « J'aurais gagné mon pari! »

***Musique pour Rainer Maria Rilke*, au Théâtre Denise-Pelletier, jusqu'au 8 février.**

VIRGINIE BRUNELLE / *Foutrement*

Turpitudes du triangle amoureux

Créée en 2010 à La Chapelle, *Foutrement,* de la jeune chorégraphe montréalaise Virginie Brunelle, sera présentée au Théâtre de Quat'sous, après avoir été applaudie en Belgique, au Danemark, en Italie, au Royaume-Uni et aux Pays-Bas.

STÉPHANIE VALLET

Après *Les cuisses à l'écart du cœur,* la pièce qui l'a fait connaître sur la scène contemporaine montréalaise et européenne et lui a permis de bénéficier du mentorat de Dave St-Pierre, Virginie Brunelle poursuit son désir de démythifier les relations entre les hommes et les femmes dans *Foutrement*, une création qui se penche sur l'adultère.

« Je m'inspire souvent d'histoires personnelles. Je me suis donc basée sur une vraie émotion pour écrire ce trio. Bizarrement, c'est durant une histoire d'adultère vécue que m'est venu le titre de la pièce. *Foutrement* était alors un mot récurrent dans mon vocabulaire et une de mes interprètes m'a dit: « Tu l'as ton titre! » raconte Virginie Brunelle.

Conjuguant danse et théâtralité, *Foutrement* est l'histoire d'un homme (Simon-Xavier Lefebvre) qui tombe sous le charme d'une femme (Isabelle Arcand), puis d'une autre (Claudine Hébert), qui apparaît dans le décor pour perturber un amour que l'on croit être profond.

« L'homme est soumis au jeu de la séduction, à la tentation et à ses pulsions, explique la chorégraphe. C'est l'aventure sexuelle et un peu l'illusion de l'amour, mais le doute aussi, avec un couple qui se remet en question. »

Le trio livre une performance très physique, alliant à la fois danse classique et contemporaine à travers six tableaux.

« Je me suis lancée dans quelque chose d'assez périlleux pour l'interprète masculin qui porte seul pendant 65 minutes les deux danseuses. C'est très athlétique et, mis à part un tableau, les deux filles sont toujours sur pointes. On passe de figures plus classiques que j'ai un peu "salies" pour les ramener à une approche plus contemporaine. »

PHOTO SANDRA-LYNN BÉLANGER, FOURNIE PAR THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

Conjuguant danse et théâtralité, *Foutrement* est l'histoire d'un homme qui tombe sous le charme d'une femme, puis d'une autre, qui apparaît dans le décor pour perturber un amour que l'on croit être profond.

Les trois danseurs évoluent sur une scène épurée, portant simplement des sous-vêtements blancs, un choix de la chorégraphe qui a voulu laisser toute la place aux lignes et aux muscles des corps de ses interprètes. « Ça allait aussi très bien avec le thème de l'infidélité. Je voulais aller vers quelque chose de plus osé qui dévoile ouvertement les formes », précise-t-elle.

Virginie Brunelle sera en tournée avec *Foutrement* en Belgique, puis au Pays-Bas en 2013. Elle est en attente de financement pour sa prochaine création et dit vouloir se pencher sur les rapports entre individus en société afin de travailler avec un plus grand nombre de danseurs.

***Foutrement*, du 25 au 28 janvier au Théâtre de Quat'Sous.**

ESPACE CRÉATION / *La Collection selon… les Impatients*

L'art de vivre des Impatients

Pour célébrer les 20 ans de la fondation Les Impatients, une exposition d'œuvres réalisées par des artistes professionnels et par des Impatients est présentée jusqu'au 20 mai à l'Espace Création Loto-Québec.

ÉRIC CLÉMENT

La fondation Les Impatients a vu le jour en 1992. Elle s'appelait alors la Fondation pour l'art thérapeutique et l'art brut du Québec. Elle disposait d'un atelier dans le quartier Pointe-aux-Trembles. Offrir des activités artistiques à des personnes atteintes de maladies mentales avait été expérimenté dès 1989 avec succès à l'hôpital Louis-H. Lafontaine par la Fondation des maladie mentale et l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal.

Depuis 20 ans, les Impatients dessinent, jouent de la musique, chantent, créent des sculptures ou des vêtements pour exprimer leur force intérieures et s'ouvrir à la vie. Ils le font dans plusieurs ateliers à Montréal, encadrés par des artistes, des arthérapeutes et des bénévoles.

PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE

La porte-parole des Impatients, Clémence DesRochers, devant *The Puppet* créée en 1994 par James, un Impatient.

La Collection selon… les Impatients est une exposition qui rend compte de ces activités artistiques pratiquées par quelque 5000 Impatients depuis 20 ans.

Porte-parole des Impatients, Clémence DesRochers a participé au vernissage, jeudi, de l'exposition qui met côte à côte des œuvres de Riopelle, de Marcelle Ferron ou encore de Marc Séguin qui font partie de la collection Loto-Québec avec des créations d'Impatients produites au cours des dernières années.

Comme la peinture *The Puppet*, créée en 1994 par James, un Impatient qui a réalisé une acrylique très forte qui fait inévitablement penser au *Cri* d'Edvard Munch. Ou cette œuvre d'Antonio Mazza formée d'un rouleau de papier contenant des mots et des pensées. Ou cet ourson emballé avec de la corde et du plastique. Ou encore *Farouche*, la sculpture d'un cheval réalisée par Caroline B. avec du grillage. Toutes des œuvres qui expriment un grand besoin d'exister et de créer.

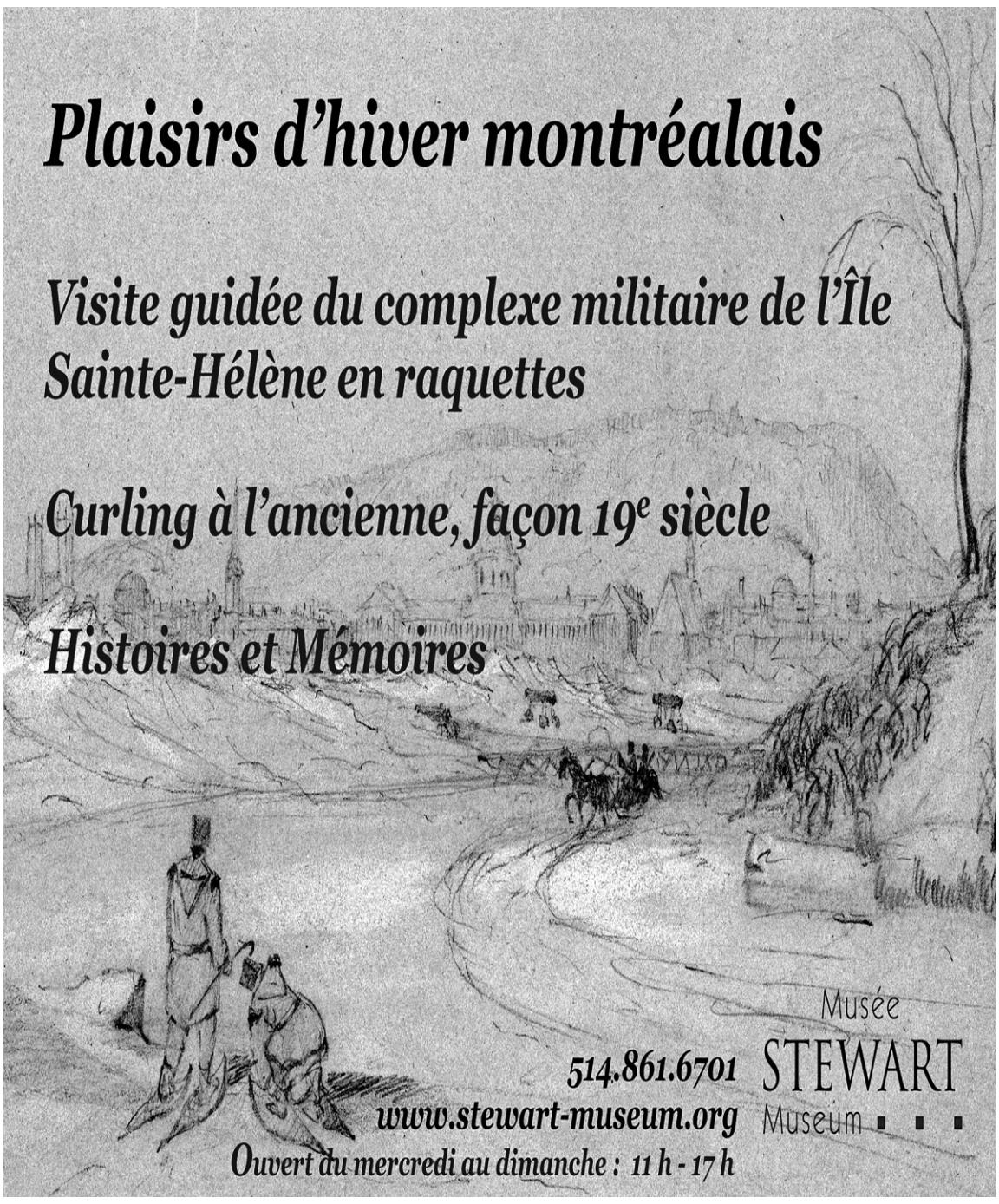
Les œuvres ont été choisies par Louis Pelletier, conservateur de la collection Loto-Québec, et c'est ce qui fait son intérêt, souligne Clémence DesRochers. « Louis Pelletier est un complice de longue date et il a fait son choix sans complaisance, avec un regard d'expert simplement amoureux de l'art. »

Parmi les commissaires invités pour l'exposition, mentionnons les comédiens Catherine Trudeau, Marc Béland, Guillaume Lemay-Thivierge, Mariloup Wolfe, l'historien de l'art Pierre Théberge, le fondateur des Impatients Pierre Henry et le PDG de Rona, Robert Dutton.

Dans le cadre de l'exposition, un court métrage de Miori Lacerte sur l'arthérapie présente les témoignages de plusieurs Impatients et de personnalités qui les soutiennent, tels que l'historien de l'art et peintre Édouard Lachapelle et la directrice du TNM, Lorraine Pintal.

« Quand je crée, je suis bien, dit l'Impatiente Marie-Diane Lee, dans la vidéo. Je suis animée d'un feu très grand qui me pousse en avant.»

***La Collection selon… les Impatients*, jusqu'au 20 mai, à l'Espace Création Loto-Québec (500, rue Sherbrooke Ouest).**



ARTS HUMOUR

BEN & JARROD

Sacrés personnages

Le duo d'humoristes Ben & Jarrod présentera *Personnagistes,* son tout premier spectacle, sur la scène du Théâtre St-Denis à partir du 25 janvier.

STÉPHANIE VALLET

PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE

Le duo d'humoriste Ben & Jarrod seront sur la scène du théâtre Saint-Denis à compter du 25 janvier.

Si le stand-up est plus que jamais le style de prédilection des humoristes québécois, Ben & Jarrod ont choisi de revenir à la formule qui a fait connaître de grands noms comme Patrick Huard, Jean-Michel Anctil ou encore Mario Jean: les personnages.

Depuis maintenant près de 35 représentations de rodage, les deux complices empruntent les traits de 18 personnages à travers 12 sketches de situations et autant de tranches de vie.

« C'est un véritable show de performance. On se change très rapidement sans même aller en coulisses en moins de 20 secondes, alors que les décors s'enchaînent », explique Jarrod. « On ne pensait même pas réussir », ajoute Ben du tac au tac. « Habituellement, ceux qui font des personnages utilisent beaucoup la vidéo pour permettre les transitions et changements de costumes. On a réussi, mais j'ai perdu 11 livres ! », s'amuse-t-il.

La mise en scène de cette exigeante machine bien rodée et bien huilée est assurée par leur complice Stephane E. Roy (*Caméra café*), également réalisateur des émissions de télé qui ont fait connaître le duo, *Le Cabaret Ben et Jarrod Enr.* et *Ben & Jarrod le temps d'une molle,* diffusées sur les ondes de Super Écran et du Canal D.

« On a été choyés par la vie. Pour des humoristes de la relève, c'est incroyable de commencer avec un show télé pour lequel on avait carte blanche. On sortait de l'école et on se retrouvait au Corona devant cinq caméras ! Alors pour la scène on est prêts plus que jamais ! », s'exclame Ben.

Avis aux retardataires, vous risquez de manquer le début de la performance de Ben & Jarrod qui accueillent les spectateurs environ 45 minutes avant le lever du rideau, dans la peau de leurs personnages.

« On s'inspire plus souvent des gens qu'on voit que d'un sujet dont on veut parler. Ce sont les rencontres qui nous guident. » – Benoit

« Je fais mon personnage du bègue, qui est également le placier de la salle, et Benoit fait l'agent de sécurité, qui veille à ce que tout se passe bien », explique Jarrod

Dans *Personnagistes,* Ben & Jarrod reprennent certains des personnages qui les ont fait connaître au petit écran comme Brigitte et Christian ou encore les Yos. Mais ils ont également créé de nouveaux personnages sur mesure: les mafiosi, les deux gars de la construction et le duo de pingouins.

« On s'inspire plus souvent des gens qu'on voit que d'un sujet dont on veut parler. Ce sont les rencontres qui nous guident. *Le dîner de cons* est une véritable inspiration pour nous: c'est ce qu'on fait sur scène. L'humour épais, c'est un peu notre marque de commerce », explique Ben. « J'étais au Biodôme la fin de semaine dernière avec mon fils, renchérit Jarrod, et en arrivant chez moi, j'ai tout de suite appelé Ben pour lui dire qu'on avait un nouveau personnage: le genre de gars qui fait bien sa job, mais qui aime beaucoup trop ce qu'il fait. »

Les deux humoristes n'hésitent pas à se servir d'eux-mêmes pour créer un personnage, comme ç'a été le cas pour celui de Steve Bonin, le bègue.

« Je suis vraiment bègue dans la vie », explique Jarrod. « Lors de mon premier exposé oral en secondaire 1, je me suis dit que j'allais déconner pour ne pas perdre la face et je n'ai presque pas bégayé ! C'est à partir de ce moment que j'ai compris que quand je fais rire les gens, je ne bégaye pas ! Steve est un personnage que je suis content de faire parce que c'est une véritable performance: je me force pour le faire, car je ne bégaie presque plus, mais des fois je bloque pour vrai ! », s'amuse-t-il.

En tournée partout au Québec avec *Personnagistes,* Ben & Jarrod seront de retour au petit écran à l'automne, mais cette fois-ci, sur les ondes d'une chaîne généraliste et entourés d'autres humoristes, a précisé leur producteur, Éric Young, à *La Presse.*

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Lyonel Feininger : l'artiste total

Américain et Allemand. Dessinateur, illustrateur, caricaturiste, peintre, sculpteur, graveur, musicien et photographe. Lyonel Feininger a été tout cela et jamais en même temps. Artiste total qui connaît aujourd'hui un regain d'intérêt un demi-siècle après son décès en 1956, Feininger fait l'objet d'une rétrospective d'envergure au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) jusqu'au 13 mai.

ILLUSTRATION FOURNIE PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Lyonel Feininger a touché au cubisme, comme sur cette représentation de façades de Lunebourg (*Façades I*)

ÉRIC CLÉMENT

Il est rare dans l'art moderne de pouvoir admirer un tel éclectisme chez un plasticien. Et pourtant, Lyonel Feininger n'est pas un artiste universellement célébré.

Est-ce à cause de son identité hybride mi-européenne mi-américaine ? Est-ce dû à son éclosion en peine crise mondiale ou à la variété de son expression qui s'étend du dessin humoristique à la peinture expressionniste en passant par la gravure du Bauhaus ?

« Le musée veut rétablir la place injustement oubliée d'une figure majeure de l'expressionnisme et du Bauhaus », justifie Nathalie Bondil, directrice et conservatrice en chef du MBAM.

Avec la présentation de 350 œuvres au MBAM, *Lyonel Feininger : de Manhattan au Bauhaus* est la première grande rétrospective nord-américaine depuis celle présentée au MOMA de New York en 1944.

Né à New York en 1871, Lyonel Feininger était doué pour la musique. Musiciens renommés, ses parents l'ont envoyé en Allemagne à l'âge de 16 ans étudier le violon. Mais arrivé sur place, il choisit plutôt les beaux-arts et restera en Europe, surtout en Allemagne, durant 50 ans avant d'en être chassé par le III[e] Reich.

Le parcours de l'exposition débute par ses premiers dessins, des aquarelles et des croquis réalisés à Paris en 1892 alors qu'il cherche d'abord et avant tout à perfectionner son coup de crayon.

« Le musée veut rétablir la place injustement oubliée d'une figure majeure de l'expressionnisme et du Bauhaus. » – Nathalie Bondil, directrice du MBAM

Puis, on peut apprécier les illustrations comiques éditées en Allemagne qui lui ont ouvert les portes de l'édition dominicale du *Chicago Tribune* où il a publié en 1906 les bandes dessinées *The Kin-der-Kids* et *Wee Willie Winkie's World*.

Il commence à peindre dans la trentaine alors qu'il s'installe à Paris durant deux ans. Les tableaux de cette période sont lumineux et aux couleurs travaillées. Il joue avec les teintes et les formes pour représenter des personnages élancés et fantaisistes (les œuvres *Carnaval* ou *Emeute* par exemple) qui rappellent son univers bédéiste.

Lyonel Feininger embrasse ensuite avec talent le cubisme, associant sujets et fonds dans des géométries agréables à l'œil. Quel fascinant travail d'ombrage que celui accompli sur ses façades de Lunebourg (*Façades I*) à la fois réelles et empreintes de mystère !

« Il avait une vraie conscience de la décoration et un sens de la connexion avec le monde », dit Barbara Haskell, commissaire de l'exposition et conservatrice au Whitney Museum of American Art, à New York, qui a présenté 230 œuvres de Feininger l'été dernier.

Nommé directeur du Bauhaus en 1919, durant la République de Weimar, Feininger y fréquente Klee et Kandinsky. L'exposition présente un film de 26 minutes, *Bauhaus : The Face of The Twentieth Century,* qui rappelle l'importance de cette école d'art et de design fermée quand les nazis arrivent au pouvoir à Berlin en 1933.

La vie de Feininger en Allemagne n'est alors plus possible. Ses œuvres sont qualifiées de dégénérées. Sa femme Julia est juive. Leur sécurité n'est plus assurée. Il retourne alors en Amérique, en 1937.

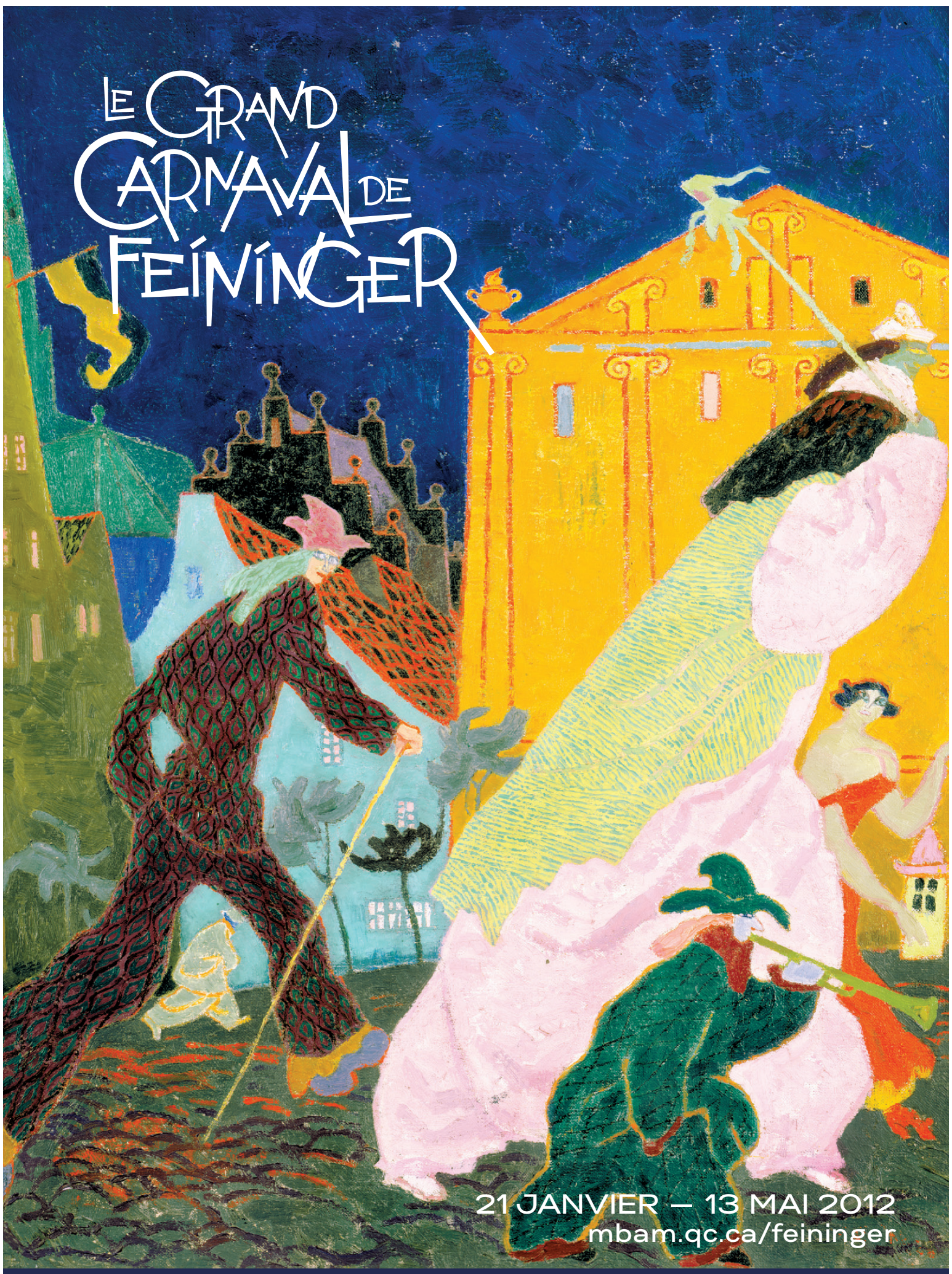
« Il a tourné la page du Bauhaus de retour aux États-Unis à cause des nazis, a dit à *La Presse* son petit-fils, Tomas Feininger, qui vit à Québec. Il n'a plus jamais parlé du Bauhaus. »

On note d'ailleurs un changement dans sa peinture à son retour à New York. Plus contemporaine, elle prend acte des nouvelles tendances, notamment celles de l'abstraction.

Le parcours se termine dans une salle où le violon de Feininger est exposé et où l'on peut s'assoir un moment pour écouter une des 12 fugues qu'il a composées de même que des œuvres de Bach.

Établie au Canada, la famille de Feininger a fait un don de 287 photographies d'Andreas Feininger, un de ses fils qui a fait sa marque dans la photographie au XX[e] siècle. Une cinquantaine de ces photos sont exposées de même que plusieurs de Lyonel Feininger.

***Lyonel Feininger : de Manhattan au Bauhaus*, au Musée des beaux-arts de Montréal, du 21 janvier au 13 mai.**



Une première rétrospective majeure en Amérique du Nord consacrée à Lyonel Feininger (1871-1956), artiste américain polyvalent qui vécut surtout en Allemagne où il devint l'une des figures importantes de l'expressionnisme et du Bauhaus. Elle réunit 350 œuvres parmi lesquelles des peintures, aquarelles, gravures, illustrations satiriques, photographies et des sculptures-jouets. La musique sera au cœur de l'exposition pluridisciplinaire comme elle l'était pour cet interprète et compositeur de talent. De plus, le Musée présente 70 photographies réalisées par son fils Andreas.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

Financière Sun Life

Nocturnes les mercredis (à moitié prix), jeudis et vendredis soirs (à prix courant) jusqu'à 21 h

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*
*Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Horaire des visites guidées disponible sur mbam.qc.ca/feininger

TERRA FOUNDATION FOR AMERICAN ART · Association des bénévoles du Musée des beaux-arts Montréal · astral · La Presse · AIR CANADA · Essence du papier

Cette exposition est organisée par le Whitney Museum of American Art, New York, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal, et avec le soutien de la Terra Foundation for American Art et de l'Association des bénévoles du Musée.

Lyonel Feininger (1871-1956), *Carnaval* (détail), 1908. Berlin, Nationalgalerie, Staatliche Museen. © The Lyonel FeiningerFamily LLC / SODRAC (2012). Photo bpk, Berlin / Jörg P. Anders / Art Resource, NY

ARTS

ENTRACTE

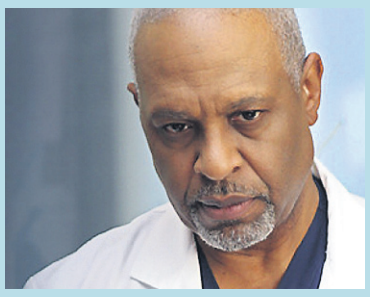
entracte@lapresse.ca

ALEXANDRE PAILLÉ

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

Quelle surprise! Le célèbre imprésario René Angélil et l'acteur américain James Pickens Jr. sont jumeaux... L'interprète du docteur Richard Webber de la série *Grey's Anatomy* a les mêmes joues bien rondes et les rides profondes que le mari de Céline Dion. Avouons que la barbichette, le crâne dégarni et un petit air fatigué renforcent le lien. Cela dit, même avec des lunettes de soleil et un sourire, les deux hommes se ressemblent! Merci au collègue Claude Gingras pour le tuyau.

René Angélil



James Pickens Jr.

EN HAUSSE... EN BAISSE

LE CINÉMA QUÉBÉCOIS

Monsieur Lazhar de Philippe Falardeau est un des neuf films encore en lice pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. *Café de Flore* de Jean-Marc Vallée a obtenu 13 mises en nomination pour les prix Génie. *Monsieur Lazhar* et *Starbuck* complètent la sélection pour le Génie du meilleur film. Par ailleurs, *Incendies* de Denis Villeneuve est finaliste pour le prix du meilleur film en langue étrangère au gala des British Academy of Film and Television Arts.

Philippe Falardeau
PHOTO PRESSE CANADIENNE

DAVID FURNISH

Le réalisateur David Furnish, conjoint d'Elton John, a mené cette semaine une charge à fond train contre Madonna parce qu'elle a remporté le Golden Globe de la meilleure chanson de film. Peut-être jaloux qu'elle ait battu Elton John, aussi en nomination pour ce prix, Furnish conseille à la chanteuse de « se concentrer sur ce qu'elle sait faire » et d'oublier le cinéma. « Ça montre très bien combien ces prix n'ont rien à voir avec le mérite », a affirmé Furnish après le gala.

ILS, ELLES ONT DIT

« Je l'ai appris par le journal... Peu importe comment on l'apprend, c'est charmant ! »

— **Hélène Florent a su en lisant le journal qu'elle a remporté un prix du Vancouver Film Critics Circle pour son rôle dans *Café de Flore* (*Salut Bonjour*).**

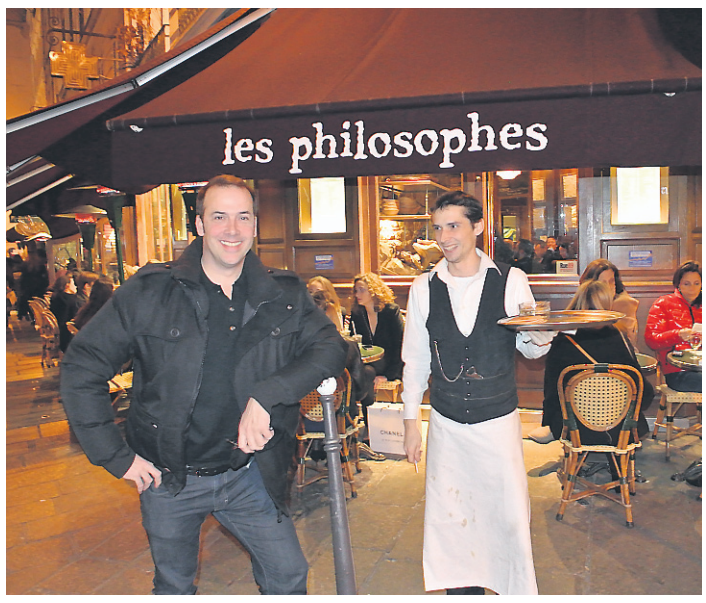
« Si je suis comme une vierge, Ricky, pourquoi ne viendrais-tu pas ici pour faire quelque chose à ce sujet. Je n'ai pas embrassé de fille depuis quelques années... »

— **Réplique de Madonna à l'animateur des Golden Globes qui l'a présentée comme une fille « toujours en vogue, matérialiste et vierge ».**

« Tous mes amis sont maintenant sobres... Je ne veux plus retourner dans ce monde. »

— **Steven Tyler, le chanteur du groupe Aerosmith, expliquant à Ellen DeGeneres que ses problèmes liés d'alcool lui ont déjà coûté trop cher (*The Ellen DeGeneres Show*).**

LA PHOTO D'HERBY



En un mois, Pierre Brassard fera quatre allers-retours Montréal-Paris, pour tourner aux côtés de Martin Matte et Anne Roumanoff dans *La crise*. « La série porte bien son nom. Elle parle de crise économique, mais aussi de crise au boulot et de couple. Pour ce rôle, j'ai demandé que mes tournages soient concentrés les week-ends parce que je dois être à Montréal pendant la semaine pour enregistrer mon émission de radio, *Pourriez-vous répéter la question?* ». Et si vous passez par Paris, sachez que Pierre est un habitué du restaurant Les Philosophes dans le quartier du Marais.

Promotion impressionnante !

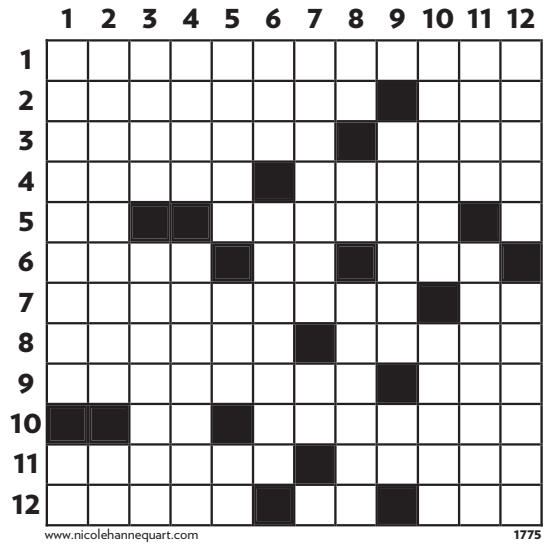
Sur les impressions* commandées en magasin et en ligne sur : http://lozeaulabo.photofinale.com

Prêt en 24h(1) | Aucune quantité minimale requise

Offre d'une durée limitée. Détails en magasin ou sur Lozeau.com. * Valide sur formats sélectionnés. (1) Délai de 24h offert selon l'achalandage.

Lozeau
L'EXPÉRIENCE PHOTO VIDÉO
6229, Saint-Hubert, Montréal, Québec
514 274 6577
1 800 363 3535

MOTS CROISÉS DES ARTS



www.nicolehannequart.com 1775

HORIZONTALEMENT

1 Humoriste en vedette au Théâtre Saint-Denis les 20 et 21 janvier.

2 Pièce présentée au Théâtre d'aujourd'hui jusqu'au 26 janvier (*L'... du chien*) – Opération postale.

3 Irréfléchies – Léonard de Vinci l'a peinte.

4 Religieuse – Arbres des régions équatoriales.

5 Initiales de l'auteur de *La petite vie* – Richard Racine, dans *Mirador*.

6 Sert à solliciter une explication – Initiales de la soprano Choquette – Petits cours d'eau.

7 Prennent leur temps pour faire quelque chose (v. pr.) – Initiales de l'animateur de *Découverte*.

8 Grand papillon de Madagascar – Récompense cinématographique.

9 Enlever la charge de – Il a cours à Stockholm.

10 Film documentaire musical sur Michael Jackson(*This is ...*) – Fibromes.

11 Elle sert à diviser le manche d'une guitare en demi-tons – Instruments à cordes.

12 Prénom de l'actrice Zellweger – Initiales du comédien Nadon – Article.

VERTICALEMENT

1 Son dernier album s'intitule *La dernière des arcades* – Initiales d'un des animateurs de l'émission *Des kiwis et des hommes*.

2 Muqueuse qui tapisse la cavité utérine – Dieu solaire.

3 Il sert à l'étamage des glaces – Comme le réalisateur de *Huit et demi*.

4 Ville d'Angleterre – Prénom de la chanteuse Workman.

5 Faire des renvois – Glousses – Ferrure.

6 Devant un nom de femme – Qui doit de l'argent.

7 Air de liberté et de naturel dans les manières – Éprouvé.

8 Démonstratif – Exclamation enfantine – Son dernier album s'intitule *L'amour n'a pas d'adresse*.

9 Petits films (...-métrages) – *Le ciel de mes combats* est un de ses albums (ses initiales).

10 Déployé en long et en large – Elle était Francine dans *Jamais deux sans toi*.

11 Garni – Il a épousé la future Mme de Maintenon.

12 Il hausse une note – Forme obtenue par entrelacement de fils.

SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	R	O	N	E	N	B	E	R	G	■	C
2	E	U	T	O	C	I	E	■	A	A	R	E
3	S	T	E	N	O	■	T	U	Z	L	A	■
4	T	I	N	■	U	D	E	R	Z	O	■	S
5	U	L	T	I	M	E	■	■	I	N	N	E
6	N	E	■	S	E	N	I	L	E	■	A	B
7	M	■	T	O	N	I	F	I	E	■	S	A
8	O	R	A	L	E	S	■	A	S	S	I	S
9	N	A	N	A	■	E	O	N	■	O	L	T
10	D	I	A	N	E	■	E	T	A	B	L	I
11	E	D	I	T	H	■	T	E	R	R	E	E
12	■	I	S	E	■	P	A	S	S	E	■	N

www.nicolehannequart.com 1774

Avez-vous un problème d'alcool, de drogue ou de jeu ?

Appelez-nous : 450 887-2392

PAVILLONS DU NOUVEAU POINT DE VUE inc.
Centre de réhabilitation

CÉLÉBRITÉS...

Celia Torres Moreno
née le 20 janvier 1912 en Boyacá, Colombie

Félicitations pour tes 100 ans!

Toujours très souriante

Félicitations de toute ta famille de Montréal, Miami et de la Colombie. Merci pour tout. On t'aime beaucoup !

MADAME RITA GENDRON
100 ans
Le 22 janvier 2012

L'Office municipal d'habitation de Montréal souhaite une très heureuse année à l'une de ses résidantes.

Mathieu Guérin

Félicitations pour ton diplôme de PHOTOGRAPHE PROFESSIONNEL
Tes parents, Hélène et Benoit
matguerin.com

Vous avez un événement à célébrer ?

Soulignez-le ! tous les samedis dans LA PRESSE

Pour informations et tarifs : 514 987-VENDU (8363) | 1 866 987-VENDU (8363) | celebrites@lapresse.ca

LA SOIRÉE EXCELLENCE

LA PRESSE / RADIO-CANADA

DIMANCHE 19 H 30

QUI SERA LA PERSONNALITÉ DE L'ANNÉE ?

Animée par
Patrice L'Ecuyer

CATHERINE MAJOR, NADJA, YANN PERREAU, LOUIS-JEAN CORMIER ET ÉLAGE DIOUF, célèbrent en musique ceux qui contribuent à améliorer notre société de manière exceptionnelle.

LA PRESSE

RÉALISATION-COORDINATION : JOCELYN BARNABÉ

ARTS

CHOIX HEBDOS

LA LISTE PLUS ULTRA

DE NATHALIE PETROWSKI

TÉLÉVISION

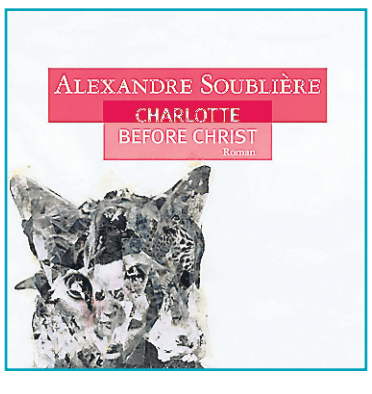
APPARENCES

Il y a des séries comme ça. Un épisode suffit pour nous rendre accro. Avec *Apparences*, l'auteur Serge Boucher répète l'exploit d'*Aveux*. Rapports de famille tendus, climat trouble, disparition mystérieuse, ce suspense psychologique mené de main de maître par le réalisateur Francis Leclerc, est déjà, après seulement deux épisodes, un incontournable. (Radio-Canada, le mardi, à 20 h)

CINÉMA

L'INDUSTRIE DU RUBAN ROSE

Voir la vie avec des lunettes roses, c'est bien, mais la voir sous son vrai jour, c'est encore mieux. C'est ce que nous permet de faire ce documentaire de Léa Pool pertinent et percutant sur l'industrie florissante de la lutte contre le cancer du sein qui profite d'abord aux entreprises qui l'appuient. Ce film est le premier son de cloche discordant pour une cause presque trop populaire et ça fait un bien immense de l'entendre. (Sortie au Québec le 3 février)



LITTÉRATURE

CHARLOTTE BEFORE CHRIST

À quoi ressemble un enfant-roi devenu adulte? À Sacha, ce gosse de riche, qui s'habille chez Holt Renfrew avec l'Amex de papa, parle un franglais de snob pur beurre, perd son temps à l'université et est amoureux fou de Charlotte. Le premier roman d'un jeune auteur, Alexandre Soublière, qui insupporte les uns et intrigue les autres. (Éditions du Boréal)

THÉÂTRE

MOI, DANS LES RUINES ROUGES DU SIÈCLE

L'histoire vraie de Sasha Samar, un acteur ukrainien arrivé à Montréal en 1997, qui joue son propre rôle: celui d'un enfant qui cherche sa mère dans les ruines d'un empire effondré. Un texte touchant d'Olivier Kemeid et une histoire hors de l'ordinaire qui fera peut-être un jour un film palpitant. (Au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 4 février)

ARTS VISUELS

EXPOSITION BGL

BGL, ce collectif de Québec, qualifié d'insolent et d'explosif, revient à la chic et cool galerie Parisian Laundry jusqu'au 25 février. La nouvelle expo s'intitule *Concessionnaire* et, fidèle à la philosophie BGL, prend possession des murs et de tout l'espace du rez-de-chaussée pour réinterpréter la sculpture, nous surprendre et nous étonner.

SUR LE DIVAN AVEC
PATRICK HUARD

STÉPHANIE VALLET

On le verra à l'émission *Star Académie* et ce, pour toute la durée de l'aventure, diffusée à compter de demain sur les ondes de TVA, en tant que professeur d'interprétation, mais aussi comme juge aux côtés de ses complices Stéphane Laporte et Gregory Charles. Pour Patrick Huard, ce double mandat coïncide également avec son grand retour sur scène après 12 ans d'absence avec *Le bonheur*, son troisième one man show, présenté à partir du 14 mars au Théâtre Saint-Denis.

Pour le comédien et humoriste, jongler avec son retour sur scène et *Star Académie* n'est pas un problème, mais plutôt une expérience des plus enrichissantes.

«L'un va nourrir l'autre. Les académiciens vont préparer un show et être bien fébriles et moi, je vais être dans le même état, car deux soirs avant, je vais être sur scène. On aura ça en commun et on va pouvoir en discuter», précise Patrick Huard.

«Ma mission est d'essayer de donner de la liberté aux académiciens. D'ailleurs, j'ai le plus grand respect pour eux, car performer sur une scène est de loin ce qu'il y a de plus difficile. J'ai la prétention de savoir de quoi je parle, car j'ai touché à beaucoup d'aspects du métier. Être à la fois enseignant et juge, c'est plus complexe du côté émotionnel, mais c'est beaucoup plus conséquent.»

SA CONFESSION SUR LE DIVAN

«Avec ma compagnie Jessie Films, on travaille sur un film qui s'appelle *Cinq*. C'est une comédie de bandits. Avec *Bon Cop, Bad Cop*, j'avais fait une comédie policière et là, j'avais envie d'une comédie de bandits. Je vais jouer dans le film et c'est Alain Desrochers qui va le réaliser. On est en attente de financement, alors on croise les doigts! C'est l'histoire de cinq gars qui doivent récupérer une somme d'argent pour sauver le fils d'un des personnages. C'est très drôle et c'est une histoire de gang de gars. Il va y avoir une très belle distribution, mais ça doit encore rester secret! C'est une distribution un peu à la *Ocean's Eleven*. Quand l'affiche va sortir, ça va puncher!»

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Q|R

Si vous étiez une chanson?

Il y en aurait deux: *La Bohème* d'Aznavour, ma chanson préférée, ou *En chantant* de Michel Sardou, qui était la chanson préférée de mon papa. Chaque fois que j'entends Sardou, ça me fait penser à mon père et ça me fait capoter qu'il vienne à *Star Académie*!

Dans quel roman aimeriez-vous vivre?

J'aurais aimé être dans un roman de Boris Vian, mon auteur fétiche quand j'étais plus jeune, ou le personnage d'un livre de Robert Ludlum car j'adore les romans d'espionnage.

Quesl étaient votre premier disque et votre premier livre?

Mon premier disque, que je faisais jouer sur un petit tourne-disque en plastique reçu à Noël, c'était *Les 50 disques d'or d'Elvis Presley*. C'est Tintin qui m'a initié à la lecture. J'ai surtout adoré *Les 7 boules de cristal*, car c'était la première fois que je lisais quelque chose qui me faisait peur.

Quelle est votre citation favorite?

Dans *Into The Wild*, il y a cette magnifique phrase: «Le bonheur n'est réel que quand il est partagé.»

Quelle est votre plus mauvaise habitude?

Mon mauvais caractère. Et ce que je trouve nul, c'est que je me connais, et je connais bien les situations qui me mettent hors de moi, mais je continue à me retrouver quand même dans ces situations-là.

Si vous étiez une femme?

Je serais Meryl Streep. Ce que j'adore chez elle, c'est qu'elle a traversé toutes ces décennies dans un monde d'hommes tout en agissant comme une femme. Et je serais une grande féministe qui se mettrait à l'écoute des hommes.

Quel est votre dernier coup de cœur?

C'est l'auteur avec qui je travaille sur mon spectacle, un jeune de 26 ans qui s'appelle Sébastien Ravary.

Quel est votre dernier coup de gueule?

C'est ce qui est en train de se passer avec la musique francophone à Montréal. Ça n'a aucun sens et je ne suis pas très fier des diffuseurs montréalais.

❯ LAPRESSE.CA

Voyez Patrick Huard sur le divan en vidéo sur **lapresse.ca**